

EXPLICATION DES FÊTES

Nicéphore Calliste Xanthopoulos

INTRODUCTION

Nicéphore Xanthopoulos est un écrivain du 14^e siècle. Né à Constantinople vers 1290, il connut les règnes des Paléologues : Andronic II, qui lutta sans succès contre les Turcs, et Andronic III, qui les combattit victorieusement. Il parvint au temps de Jean VI Cantacuzène, qui exerça le pouvoir durant la minorité de Jean V Paléologue (1341-1354), ce qui permet de dire que Nicéphore vécut jusqu'au milieu du 14^e siècle.

Son père s'appelait Calliste, et ce patronyme est resté incorporé à son nom. On devrait dire : Nicéphore (fils) de Calliste. Sur les très nombreux ouvrages qu'il a écrit, son nom d'auteur figure au génitif : Νικηφόρου (de Nicéphore) et l'on oublie que Καλλίστου est, non pas une apposition, un second prénom, mais le génitif du génitif : «de Calliste». C'était le moyen de le distinguer de ses homonymes, car le nom était de nouveau à la mode, à une époque où la «victoire» était plus que jamais souhaitable, face aux barbares qui menaçaient l'empire.

Il entra dès son jeune âge au service de Sainte-Sophie, où il se serait fait moine sous le nom de Nil (ce fleuve étant le présage de sa future prolixité !), et il y passa probablement toute sa vie comme aide bibliothécaire, mettant à profit les trésors de la Grande Église et devenant, par ses œuvres, l'un des écrivains les plus prolifiques de l'époque byzantine. Son œuvre principale est une «Histoire de l'Église» en 18 volumes, qui va de la naissance du Christ à la mort de l'empereur Phocas, en 610.

Parmi ses autres ouvrages, on cite une «Explication des Anavathmi de l'Octoèque», une «Étude sur l'église et les miracles de la Source vivifiante», les «Synaxaires des principales fêtes du Triode» (Carême et Pentecostaire), des «Prières avant la Confession», un «Mémoire sur les Psaumes», des «Commentaires sur trente discours de Grégoire de Nazianze», plusieurs homélies et autres exercices rhétoriques, divers «Catalogues», en vers iambiques, concernant les empereurs byzantins, les patriarches de Constantinople, les pères de l'Église, les hymnograpes grecs, un «Abrégé du Ménologe», un «Abrégé du Triode et du Pentecostaire», une «Vie et miracles de saint Nicolas de Myre», et une «Prise de Jérusalem».

La plupart des œuvres de Nicéphore, en prose ou en vers, se trouve dans Migne, aux tomes 145, 146 et 147 de la Patrologie Grecque. L'«Explication des Anavathmi de l'Octoèque» a été publiée en 1862 à Jérusalem. Quant aux «Synaxaires des principales fêtes du Triode», c'est de toutes ses œuvres la plus répandue, puisqu'elle figure dans toutes les éditions imprimées du Triode de Carême et du Pentecostaire.

DIMANCHE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN

Aujourd'hui, nous recommençons avec Dieu et avec ce Triode, que de nombreux hymnographes, parmi nos pères saints et théophores, ont orné de leurs hymnes, sous l'inspiration du saint Esprit. Premier de tous, le grand poète Cosmas en a conçu l'idée en créant ledit «triode» à l'image de la sainte et vivifiante Trinité : en la grande et sainte Semaine des Souffrances de notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus Christ, il a mis en acrostiches à ses odes le nom même de chaque jour. Et à son imitation, d'autres pères, en particulier les Studites Théodore et Joseph, composant à leur tour les offices des autres semaines du saint et grand Carême, les ont légués à leur monastère, le Stoudion, disposant et arrangeant d'abord les odes, puis les autres parties du livre, que les pères ont ensuite rassemblés en un recueil. Et puisqu'au premier des jours correspond le dimanche, comme étant celui de la Résurrection, comme le premier, le huitième et le dernier, ils ont bien fait d'assigner au lundi la première ode, au mardi la seconde, au mercredi la troisième, au jeudi la quatrième, au vendredi la cinquième, au samedi, qui est le septième jour, la sixième et la septième, ainsi que les deux autres odes, que tous les jours ont en commun à cause de leur importance. C'est ainsi qu'a fait le divin Cosmas (de Maïouma) au Samedi saint, composant pour ce jour un tétraode, même si par la suite le très-sage empereur Léon demanda au moine Marc, évêque d'Hydronte (Otrante), d'en faire un canon complet. C'est donc improprement qu'on l'appelle Triode, puisqu'il n'a pas toujours des «triodos» et qu'il propose des canons entiers. S'il garde son nom, c'est abusivement, à mon sens, ou bien à cause de la Semaine sainte, où il en était d'abord ainsi, comme nous avons dit. À travers tout le livre du Triode, le but de nos pères saints a été de nous rappeler, comme en un résumé, tous les bienfaits de Dieu à notre égard depuis le début, de nous remémorer à tous comment, créés par lui, puis nous étant détournés du commandement qu'il nous avait donné, au point de nous retrouver nus, nous avons été chassés des délices du paradis, rejetés par jalousie du prince du mal, le serpent, notre ennemi, culbutés à cause de notre propre exaltation, et comment nous sommes restés privés de biens, abandonnés à la direction du diable; comment le Fils et Verbe de Dieu, dans la compassion de son cœur, inclina les cieux et descendit, habita le sein de la Vierge et pour nous se fit homme, et par son existence en notre humanité nous révéla le chemin qui monte vers les cieux, principalement à travers l'humilité, le jeûne, l'éloignement du mal et le reste de ses œuvres; comment il a souffert, est ressuscité, s'est élevé au ciel, puis a envoyé l'Esprit saint à ses disciples et apôtres; comment ils l'ont prêché par le monde entier comme Fils de Dieu et Dieu parfait; et ce que les divins apôtres ont fait par la grâce de l'Esprit très saint, rassemblant tous les saints depuis les confins de la Terre par leur prédication, afin de remplir le monde d'en haut, ce qui depuis le commencement était le but du Créateur. Et c'est en cela aussi le but du Triode. Les trois présentes fêtes, celles du Pharisien et du Publicain, du Fils prodigue et du second Avènement, ont été conçues par les saints pères comme une préparation et un entraînement, afin que nous soyons préparés et prédisposés aux combats spirituels du carême, en renonçant à nos habitudes mauvaises. Et avant tout on nous expose la parabole du Pharisien et du Publicain, qui donne son nom à la semaine.

Ceux qui doivent affronter les combats corporels reçoivent d'abord de leurs stratèges une instruction pour le temps de la guerre, afin qu'ils sachent fourbir leurs armes, préparer tout comme il faut et que, tout obstacle levé, ils marchent de tout cœur vers les combats et fournissent l'effort qui leur est demandé. Souvent même, avant la rencontre, on leur adresse des discours, avec des exemples tirés de l'histoire, excitant leur âme à l'émulation, les détournant de la crainte, de la lâcheté, de la nonchalance et de tout ce qui peut les mettre en danger. De la même façon les divins pères sonnent d'avance le combat du jeûne, qui va s'engager contre les démons, afin de nous purifier et des passions qui se sont emparées de nos âmes et des poisons qui

y agissent depuis longtemps; afin que nous nous empressions d'acquérir les vertus que nous ne possédons pas et que, revêtus d'une armure convenable, nous soyons prêts à marcher vers les combats du jeûne. Et c'est pourquoi ils nous exposent en premier lieu cette parabole évangélique si digne de foi, ils nous la proposent comme la première arme pour acquérir la vertu, celle du repentir et de l'humilité, et nous mettent en garde contre le plus grand obstacle vers elle, celui de la jactance et de la vanité. À travers le Pharisien, ils nous enseignent à rejeter le vice de l'orgueil et de la présomption, et par le Publicain, à lui opposer son contraire, l'humilité et le repentir. Car le premier et le pire des vices, c'est l'orgueil, la présomption : c'est par là, en effet, que le diable a été déchu du ciel, lui qui auparavant était le porte-lumière (Lucifer), par là aussi qu'il devint ténèbre et qu'il en porte le nom. Et pour ce qui est d'Adam, notre premier père, c'est par là qu'il lui advint d'être chassé du paradis, et pour cela les saints nous exhortent, d'une certaine manière, à ne pas nous enorgueillir de nos vertus et à ne pas nous exalter au-dessus de nos proches, mais d'être toujours humbles. Car le Seigneur résiste aux orgueilleux, mais il accorde aux humbles sa grâce. Il vaut mieux se repentir après avoir péché que de s'enorgueillir pour avoir fait ce qui est juste. Car je vous le dis, nous déclare-t-il : le Publicain s'en revint justifié, et non pas le Pharisien. La parabole révèle donc qu'il ne faut pas s'élever, même si l'on fait le bien, mais toujours s'humilier et prier Dieu de toute son âme, même si l'on est tombé dans les pires fautes, car le salut n'est pas loin. Le Publicain, c'est celui qui, ayant reçu des souverains le droit de percevoir les impôts et les affermant contre toute justice, en tire un gain illicite. Le Pharisien est un «séparé», pour ainsi dire, qui dépasse les autres par sa connaissance de la Loi. Saducéen vient de Sadok, ce grand-prêtre qui aida le roi David contre Absalon (II R 15,24 sqq). Sedek, c'est la justice.

Chez les Hébreux, il y avait trois hérésies : les Esséens (sic), les Pharisiens et les Saducéens, pour qui n'existent ni Résurrection, ni anges, ni Esprit.



DIMANCHE DU FILS PRODIGUE

Puisqu'il en est qui ont maintes fautes sur la conscience, vivant dans la débauche depuis leur jeunesse, en s'adonnant à l'ivresse et à la dissipation; qui, après être ainsi tombé dans le gouffre du péché, en arrivent au désespoir, ce qui est une forme d'arrogance; et que par suite ils ne veulent nullement s'appliquer à la vertu et, lui préférant le flot des passions, retombent toujours dans des fautes semblables ou pires, les saints pères, se comportant envers eux avec amour des hommes et paternelle sollicitude, dans le désir de les arracher au désespoir, ont mis ici cette seconde parabole, afin d'extirper jusqu'à la racine le sentiment du désespoir et de les inciter à s'élever jusqu'à la vertu. Révélant à ceux qui ont beaucoup péché le cœur très-bon et plein d'amour de notre Dieu, en prenant l'exemple du Fils prodigue, ils ont montré, à partir de la parabole du Christ, que nul péché ne peut triompher de cet amour pour les hommes.

Car les deux fils de l'homme, c'est-à-dire du Verbe Dieu fait homme, ce sont les justes et les pécheurs. L'aîné, c'est celui qui observe ses commandements, qui s'applique toujours au bien de Dieu et qui ne s'en éloigne en aucune façon. Le plus jeune, c'est celui qui affectionne le péché, qui renie l'amitié divine par ses honteuses actions, qui gaspille le trésor de l'amour de Dieu envers lui, qui vit en débauché au point de ne plus sauvegarder l'image et ressemblance divine, qui suit le démon du mal, se fait esclave de sa propre volonté dans les plaisirs et n'est plus capable d'assouvir sa concupiscence. Car c'est une chose insatiable que le péché et qui attire, d'habitude, par un plaisir passager. On peut le comparer aux caroubes, cette nourriture des porcs : les caroubes, en effet, offrent d'abord une certaine douceur, puis de l'âpreté et finissent par devenir comme de la paille. C'est tout à fait ce que procure le péché. À peine le Fils prodigue a-t-il retrouvé son bon sens, exténué par la disette des vertus, il retourne vers son Père en disant : «Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.» Et celui-ci l'accueille repentant, sans l'outrager, mais il l'enlace en l'embrassant, lui montrant son cœur divin et paternel. Il lui donne un vêtement, à savoir le saint baptême, avec son sceau et son gage, la grâce de l'Esprit très-saint; en outre, des sandales, pour que ses pas, marchant désormais selon Dieu, ne soient plus blessés par les serpents et les scorpions, mais soient plutôt en mesure de leur écraser la tête. Ensuite, pour comble d'allégresse, le Père immole pour lui le veau gras, entendez son Fils unique, et lui donne de goûter à sa Chair et à son Sang, même si le fils aîné, s'étonnant de son amour sans limites, lui dit franchement ce qu'il en pense. Mais l'Ami des hommes le fait taire en lui adressant avec calme des paroles douces et bienveillantes : «Toi, tu es toujours avec moi, il faut donc te réjouir et te féliciter avec ton Père, car mon fils que voici avait été mis à mort par le péché, et le voilà revenu à la vie, avec le repentir de ses actes insensés; il était perdu, s'étant éloigné de moi dans l'accoutumance aux plaisirs, et je l'ai retrouvé, moi qui souffrais en mon cœur et l'ai fait revenir à ma communion.» Et cette parabole peut s'appliquer au peuple hébreu et à nous.

C'est donc pour cette raison que la parabole a été mise ici par les saints pères, puisqu'elle nous fait rejeter, comme il a été dit, le désespoir et la crainte, pour nous attacher aux bonnes œuvres, qu'elle excite au repentir et à la conversion celui qui a péché comme le Fils prodigue. De plus, elle est un puissant moyen de défense, une arme excellente pour repousser les traits de l'adversaire.



SAMEDI DES DÉFUNTS

Puisqu'il arrive souvent qu'on trouve une mort prématurée à l'étranger, en mer ou en montagne, dans des gouffres et des précipices, dans les guerres ou les épidémies, par l'incendie ou par le gel, ou par tout autre accident mortel, et qu'étant pauvre et sans ressources on n'a pas eu les psalmodies et commémorations habituelles, les saints pères, à la suite des apôtres, ont décrété, dans leur amour pour les hommes, que l'Église universelle ferait une commune mémoire de tous ces défunts. De cette manière, ceux qui n'auraient pas eu individuellement les services habituels, par suite de quelque accident, seraient compris dans cette commune commémoration, une façon de montrer que les offices célébrés pour eux leur sont d'une grande utilité. Et c'est une première raison pour que l'Église de Dieu fasse mémoire de ces âmes. D'autre part, étant donné que le jour suivant doit être consacré au second Avènement du Christ, il convient aussi de commémorer les âmes, pour apaiser le Juge sévère et incorruptible, afin qu'il use de son habituelle compassion envers eux et les établisse dans le bonheur promis. De plus, les saints pères, devant consacrer le dimanche suivant au paradis perdu, ont imaginé ici comme une halte, nous rappelant le but de tous les humains par le présent repos, afin qu'on reprenne, à partir d'ici, comme depuis le début; car, à la fin, pour tous ceux qui auront vécu parmi nous, ce sera le jugement, de la part du Juge impartial, et la crainte qu'il inspire doit inciter les hommes à accomplir, avant les combats du Carême, des œuvres qui lui plaisent.

C'est toujours le samedi que nous faisons mémoire des âmes, parce que le sabbat hébraïque est synonyme de repos. En ce jour les morts se reposent aussi bien que les vivants et c'est en ce jour de repos que nous faisons des prières pour eux, chose que nous étendons à tous les samedis. Présentement, nous faisons mémoire de façon universelle, priant pour tout fidèle. Car les saints pères, sachant que les commémorations des défunts, qu'il s'agisse de lities ou de liturgies, leur procure grand soulagement et utilité, ont demandé à l'Église de le faire de façon individuelle et commune, selon la tradition reçue des saints apôtres, comme nous l'avons dit, ainsi qu'au dire de saint Denys l'Aréopagite.

L'utilité des suffrages pour les âmes s'appuie sur beaucoup d'autres encore, mais également sur l'histoire de saint Macaire qui, trouvant sur son chemin le crâne desséché d'un grec impie, demanda : «Est-ce qu'en l'Hadès on ressent parfois quelque consolation ?» Et le crâne répondit : «Lorsqu'on prie pour les défunts, ils y trouvent, père, un grand soulagement.» C'était Macaire le Grand, et il priait Dieu, tout en désirant apprendre s'il en résultait quelque avantage pour les défunts. saint Grégoire des Dialogues sauva par sa prière l'empereur Trajan, mais Dieu lui fit entendre de ne jamais plus le prier une autre fois pour un impie. Il est vrai que l'impératrice Théodora arracha aux tourments et sauva, à ce qu'on raconte, le maudit Théophile grâce aux prières des saints confesseurs. Grégoire le Théologien montre aussi qu'il est bon de prier pour les défunts, dans son oraison funèbre pour son frère Césaire. Et le grand Chrysostome affirme dans son commentaire sur les Philippiens : «Considérons l'utilité pour ceux qui nous ont quittés; accordons-leur le secours qui leur est propre, je veux dire les lities et les prosphores, car cela leur apporte grand profit, avantage et utilité. En effet, ce n'est pas en vain ni au hasard qu'on a pris cette décision et qu'elle a été transmise à l'Église de Dieu par les très-sages apôtres du Christ, à savoir que durant les redoutables Mystères le prêtre fasse mémoire des fidèles défunts.» Et encore : «Dans les instructions que tu donnes à tes enfants et aux autres héritiers de ta famille, qu'il y ait un écrit de toi, avec le nom du juge, et qu'il n'y manque pas la mémoire des pauvres, et moi, j'en répondrai.» Athanase le Grand dit à son tour : Même si quelqu'un qui est mort pieusement est déjà dissous dans l'atmosphère, ne cesse pas d'allumer dans son tombeau de l'huile et des cierges, en invoquant le Christ notre Dieu. Car cela est agréable à Dieu et procure un grande compensation. Si le défunt était un pécheur, tu contribueras à la rémission de ses péchés; si c'était un

juste, sa récompense s'en trouvera accrue. Si par hasard c'était un étranger sans enfants et qu'il n'ait personne pour s'occuper de lui, alors Dieu, qui est juste et ami des hommes, subviendra pour lui à son besoin, car il ajuste sa miséricorde à chaque situation. En outre, celui qui fait une offrande pour de tels cas participe à la récompense, parce qu'il a montré de la charité pour le salut de son prochain, tout comme celui qui doit enduire un autre de parfum s'en imprègne lui-même le premier; et ceux qui ne font pas de legs ou de testament pour cela en subiront toute la peine.

Ainsi donc, jusqu'à ce que se produise la seconde venue du Christ, tout ce qui est fait pour les défunts comporte une utilité, comme l'affirment les saints pères, surtout pour ceux qui ont fait un peu de bien lorsqu'ils étaient comptés parmi les vivants. S'il y a des choses que la sainte Écriture dit comme un avertissement pour beaucoup (et cela est nécessaire), toutefois l'amour de Dieu pour les hommes triomphe le plus souvent; car si la balance des vertus et des vices arrive à égalité, c'est l'amour pour les hommes qui prévaut; et si le plateau penche un peu du côté du mal, c'est la suprême bonté qui l'emporte à nouveau.

Et il faut savoir que là-bas tous se connaissent mutuellement, que ce soient des connaissances ou qu'ils ne se soient jamais vus, comme le dit saint Jean Chrysostome, déduisant cela de la parabole du mauvais riche et de Lazare. Toutefois, ils ne se reconnaîtront pas par l'aspect corporel, car il y aura une seule «stature», et les connaissances naturelles de chacun disparaîtront au profit du regard perspicace de l'âme, comme dit saint Grégoire le Théologien dans son oraison funèbre pour Césaire : «Alors, je te verrai, Césaire, lumineux et glorieux, tel qu'en songe tu m'es apparu maintes fois, ô le plus aimé de mes frères.» Quant à saint Athanase le Grand, même s'il ne parle pas ainsi dans ses enseignements au préfet Antiochus, il dit cependant, dans son homélie sur les défunts, que jusqu'à l'universelle résurrection il est donné aux saints de se connaître mutuellement et de se réjouir ensemble, tandis que les pécheurs en sont privés; et pour ce qui est des saints martyrs, il leur est donné de voir et d'observer nos actions. Tous les autres se connaîtront mutuellement, lorsque seront révélées les secrètes actions de chacun.

Il faut savoir que pour le moment les âmes des justes se trouvent dans une situation appropriée; quant à celles des pécheurs cela dépend : il y a ceux que réjouit l'espérance et ceux qu'attriste l'attente des châtiments. Car les saints eux-mêmes n'ont pas encore reçu les biens promis, comme dit le saint Apôtre, «Dieu ayant prévu pour nous un sort meilleur, afin qu'ils ne puissent pas sans nous parvenir à la perfection».

En outre, il ne faut pas croire que ceux qui tombent dans les précipices, dans le feu ou dans la mer, qui sont victimes d'accidents mortels, du froid ou de la faim subissent cela par ordre divin; car ce sont là les jugements de Dieu, dont les uns arrivent par sa bienveillance, les autres par sa concession; d'autres encore ont pour but d'instruire, d'aviser, de mettre en garde.

Certes, par sa prescience, Dieu sait tout, il connaît tout, et cela arrive selon sa volonté, comme dit le saint Évangile à propos des oiseaux. Ce n'est pas qu'il détermine qu'il en soit ainsi, sauf dans certains cas, ni que cela se produise par hasard si l'un est étouffé, si l'autre meurt vieillard ou enfant, mais une fois pour toutes il a fixé le temps de l'univers et des hommes, ainsi que ces divers genres de mort. À l'intérieur de ces temps, les différentes sortes de mort se produisent sans que Dieu ait décidé cela depuis le début, même s'il en avait connaissance. En ce qui concerne la vie de chacun, c'est donc le dessein de Dieu qui improvise et le temps et le genre de mort. Mais qu'il y ait un plan de vie établi par avance, saint Basile y voit une allusion dans le «Tu es poussière et tu retourneras à la poussière». Il y a aussi le témoignage de l'Apôtre, lorsqu'il écrit aux Corinthiens : Vous communiez indignement, et «c'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et d'infirmes et qu'un certain nombre s'est endormi», c'est-à-dire que beaucoup sont morts. Et David : «Ne me prends pas à la moitié de mes jours» et «D'un empan tu fis mes jours». Salomon : «Mon fils, honore ton père, afin de vivre longuement» ou encore : «pour ne pas mourir avant ton heure». Et dans le livre de Job, Dieu dit à

Eliphaz : «Je vous ferais mourir, si ce n'était à cause de Job mon serviteur.» Ce qui montre qu'il n'y a pas de limite à la vie. Et si quelqu'un l'affirme, cela signifie pour moi une limite venant de Dieu, sa propre volonté. Car il ajoute ou retranche à qui il veut, faisant tout pour l'intérêt de chacun. Et, lorsque Dieu le veut, il gère aussi bien le temps que le genre de mort. Donc, la limite de la vie de chacun, c'est la volonté et le dessein de Dieu en cette matière, comme le dit saint Athanase : «Ô Christ, c'est dans la profondeur de tes jugements que tu accordes la guérison.» Et Basile le Grand : «Chaque mort survient lorsque les limites de la vie sont accomplies, et nous appelons limites de la vie la volonté de Dieu. Car, s'il y a une limite à la vie, pour quelle raison implorons-nous Dieu et les médecins et prions-nous pour les enfants ?»

Et il faut savoir que les enfants baptisés jouissent du paradis, tandis que les enfants non baptisés et ceux des païens n'iront ni au paradis ni à la géhenne. L'âme sortie du corps ne se soucie pas des choses d'ici-bas, mais pour toujours de celles de l'au-delà. Nous faisons mémoire des défunts le troisième jour, parce que ce jour-là l'homme change d'aspect; le neuvième jour, parce que tout se décompose à l'exception du cœur; et le quarantième jour, parce que le cœur se décompose lui aussi. C'est l'inverse de ce qu'on observe dans la formation de l'enfant à naître, puisque le troisième jour se dessine le cœur, que le neuvième jour prend consistance la chair et que le quarantième jour se modèle une forme complète.



DIMANCHE DE CARNAVAL

Cette mémoire, les très-saints pères l'ont placée après les deux paraboles, afin qu'après avoir appris par elles l'amour de Dieu envers les hommes, nul ne vive dans l'insouciance en se disant : Dieu est l'ami des hommes et, du moment que je me tiens éloigné du péché, je suis prêt à l'achèvement total. C'est donc ici qu'ils ont placé la mémoire de ce jour redoutable, afin que par la contemplation de la mort et l'attente des châtiments à venir, ceux qui sont disposés à l'insouciance, éprouvant de la crainte, reviennent à la vertu, sans compter sur le seul Ami de l'homme, mais considérant aussi que le Juge est juste et qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. D'ailleurs, les âmes s'étant avancées, il fallait bien que vînt aussi le Juge. D'une certaine manière, la présente fête prend place maintenant comme le terme de toutes, puisque ce sera aussi la dernière de tous nos semblables. Il faut en effet considérer qu'on place au dimanche suivant le commencement du monde et la chute d'Adam hors du paradis. La présente fête marque la fin de tous les jours et la fin du monde. On l'a placée au dimanche du Carnaval, pour contenir la gourmandise et la voracité grâce à l'effroi que procure cette fête et pour nous appeler à la compassion envers le prochain. D'ailleurs, puisque c'est après avoir mangé que nous avons été chassés de l'Eden et que nous avons encouru jugement et malédiction, pour cette raison la présente fête trouve place ici, et aussi parce que nous devons, le dimanche suivant, qui commémore Adam, être symboliquement chassés de l'Eden, jusqu'à ce que le Christ, en revenant, nous ramène au paradis. La seconde Parousie, cela signifie qu'une première fois il est venu jusqu'à nous, mais simplement et sans gloire; tandis que maintenant c'est avec des merveilles surnaturelles et une gloire éclatante qu'il vient depuis le ciel et avec son corps, afin que tous sachent bien que c'est le même qui est venu la première fois et qui a sauvé le genre humain et qui doit à présent le juger, pour voir s'il a bien gardé ce qu'il lui avait donné. Quand arrivera cette Parousie, personne ne le sait; car le Seigneur l'a caché même à ses apôtres. D'ici là, certains signes auront dû se manifester, que quelques saints ont exposés assez largement. On dit qu'il devra s'écouler sept mille ans. Mais avant sa Parousie viendra l'Antichrist, et il naîtra (au dire de saint Hippolyte de Rome) d'une femme souillée, mais prétendue vierge, appartenant au peuple hébreu, à la tribu de Dan, fils de Jacob; il ira çà et là, imitant le Christ par sa vie : il fera des miracles, ceux que le Christ a faits, et il ressuscitera les morts. Mais tout cela, il le fera de façon imaginaire, qu'il s'agisse de la naissance, de la chair et du reste, comme dit l'Apôtre (II Th 2,9) : alors, dit-il, le fils de la perdition se manifestera «par toute espèce d'œuvres de puissance, de signes et de prodiges mensongers». Et ce n'est pas que le Diable lui-même se transmuera en chair, comme le dit Jean Damascène, mais un homme, né de la prostitution, recevra tout le pouvoir de Satan et surgira soudainement, au point de sembler à tous bon et bienveillant. Il y aura alors une grande famine, et il subviendra aux besoins des gens; il continuera les saintes Écritures et pratiquera le jeûne, sera pris de force par les hommes et proclamé roi, il entretiendra d'excellentes relations avec les hébreux, se fera établir à Jérusalem et reconstruira leur temple. Avant sept ans, comme dit Daniel, viendront Enoch et Elie, avisant le peuple de ne pas l'accueillir; mais il les fera prendre et torturer, puis il leur coupera la tête. Ceux qui voudront persévérer dans la piété devront fuir au loin; mais il les trouvera dans les montagnes et leur enverra des démons pour les éprouver.

Cependant, les sept années «seront abrégées, à cause des élus», et il y aura une grande famine; l'ensemble des éléments sera changé et tous, ils risqueront de disparaître.

Après cela, soudaine comme un éclair venu du ciel, ce sera la Parousie du Seigneur, précédée par sa vénérable Croix, et un fleuve de feu bouillonnant s'avancera devant lui, purifiant de ses souillures toute la Terre. Aussitôt l'Antichrist sera pris, avec ses suppôts, et ils seront livrés au feu éternel. Tandis que les anges sonneront de la

trompette, on se rassemblera des confins de la Terre et de tous les éléments, tout le genre humain affluera à Jérusalem, puisque c'est le centre du monde, et des trônes y seront installés pour le jugement. Tous, avec corps et âmes, se transmueront en rejoignant l'incorruptibilité, chacun ayant son aspect unique, et tous les éléments accuseront un changement vers le mieux. Alors, d'une seule parole, le Seigneur séparera les justes des pécheurs, et ceux qui auront fait le bien iront jouir de la vie éternelle. De leur côté, les pécheurs iront vers l'éternel châtiment, et ils n'auront plus de répit. Il faut savoir que le Christ ne s'enquerra pas sur le jeûne, le dénuement ou les miracles : certes, ces choses-là sont bonnes, mais il y a encore mieux, à savoir la charité et la compassion. Car aux justes comme aux pécheurs il dira six choses : «J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. J'étais étranger, et vous m'avez accueilli. J'étais nu, et vous m'avez vêtu. J'étais malade, et vous m'avez visité. J'étais prisonnier, et vous êtes venus me voir. Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.»

Et cela, chacun doit le faire selon ses possibilités. Alors, «toute langue proclamera, de Jésus Christ, qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Phil 2,11). Quant aux châtiments que nous révèle le saint Évangile, les voici : «Il y aura des pleurs et des grincements de dents, le ver qui ronge sans fin, le feu qui jamais ne s'éteint» et l'on sera «jeté dans les ténèbres extérieures». Mais l'Église de Dieu recevra tout de façon radieuse, et par royaume des cieus on entend les délices, le séjour des saints avec Dieu, l'illumination et l'élévation perpétuelles. Le châtiment, ce sont les ténèbres ou ce qui leur ressemble : la séparation d'avec Dieu, le harcèlement de la conscience demandant aux âmes comment elles ont pu, par insouciance ou pour une jouissance éphémère, se priver de la divine illumination.



SAMEDI DE LAITAGE

Mémoire des saints ascètes

Progressivement, les pères théophores nous ont instruits grâce aux fêtes précédentes, ils nous ont rendus prêts pour le stade, nous ont éloignés de la jouissance et de la satiété, nous ont inculqué la crainte du jugement à venir, et maintenant, nous purifiant de la viande par cette semaine de la Tyrophagie, ils y ont aussi placé adroitement ces deux jours de jeûne (le mercredi et le vendredi), afin de nous introduire peu à peu dans le carême.

Et voici qu'ils insèrent également tous ceux, hommes et femmes, qui ont vécu saintement, dans le monachisme ou l'ascèse, à travers nombre de peines et d'exploits, afin de nous rendre plus fermes, en vue du stade, par la mémoire des combats qu'ils ont menés, en nous livrant leurs Vies comme exemple et comme guide, et afin que, nous étant procuré leur alliance et leur secours, nous soyons équipés pour les combats spirituels, considérant qu'eux aussi appartiennent à la même nature que nous.

Comme les stratèges d'armées rangées en ligne de bataille et se faisant déjà face exhortent leur propre armée par des discours et des exemples, et par le souvenir des anciens qui ont bien combattu et montré de la vaillance, au point que les soldats, encouragés par l'espérance de la victoire, s'engagent de toute leur âme dans le combat, de même font à présent les pères théophores, en toute sagesse : avant les combats spirituels, ils encouragent les hommes et les femmes en se servant de ceux qui ont vécu dans l'ascèse, et c'est ainsi qu'ils nous entraînent vers le stade du Carême, afin que, découvrant devant ces modèles combien peu facile fut leur vie, nous pratiquions les diverses et multiples vertus, selon qu'à chacun il en est donné le pouvoir, en premier lieu la charité, puis le renoncement volontaire aux œuvres et actions mauvaises, et enfin le jeûne lui-même, qui n'est pas seulement s'abstenir de nourriture, mais aussi de la langue, des yeux, de l'irritation, en un mot, s'abstenir de tout mal et s'y rendre étranger. C'est la raison pour laquelle les saints pères ont placé ici la présente mémoire de tous les Saints, en produisant devant nous ceux qui ont été agréables à Dieu par le jeûne et par les autres œuvres belles et bonnes; par leur image, ils nous poussent, devant le stade des vertus, à nous armer, nous aussi, généreusement contre les passions et les démons; et, en quelque sorte, nous représentant que, si nous déployons nous aussi un zèle égal au leur, rien ne nous empêchera de faire ce qu'ils ont fait eux-mêmes et de mériter les mêmes honneurs, puisqu'ils ont appartenu à la même nature que nous. En ce qui concerne la Tyrophagie, certains disent que la semaine des laitages a été instituée par l'empereur Héraclius et qu'auparavant c'était une semaine où l'on mangeait de la viande : comme il était en campagne depuis six ans contre Khosroès et les Perses, il promit à Dieu que, s'il lui donnait de l'emporter sur eux, il changerait cela et qu'il établirait une semaine entre le jeûne et la satiété; ce qu'il fit.

Quant à moi, je pense que, même si cela est arrivé ainsi, de toute façon elle a été conçue par les saints pères comme une purification préalable, afin que nous ne souffrions pas le désagrément de passer tout de suite de l'usage des viandes et de la satiété à la plus stricte abstinence; autrement, nous faisons du tort au fonctionnement de notre corps. Tandis qu'en renonçant peu à peu et progressivement aux nourritures grasses et savoureuses, comme des chevaux fougueux soumis à une réduction de la nourriture, nous acceptons plus volontiers le frein du jeûne. Et comme ils l'ont fait pour l'âme en se servant des paraboles, ils l'ont imaginé aussi pour le corps en ôtant petit à petit les obstacles au jeûne.

DIMANCHE DU LAITAGE

Le paradis perdu

Cette mémoire, nos saints pères l'ont placée avant le Carême, comme pour nous montrer par les faits combien le remède du jeûne est utile à la nature humaine et combien est lamentable ce qui vient de la satiété et de la désobéissance. Omettant donc les dommages infinis causés au monde par suite de sa faute, les pères ont voulu présenter Adam le premier homme, en nous montrant clairement le mal souffert par lui pour n'avoir pu s'abstenir d'un peu de nourriture et, par là, introduit également dans notre nature, et aussi le bien-fondé du jeûne, ce premier commandement de Dieu parmi les hommes. Ne l'ayant pas observé, mais ayant cédé à son ventre ou plutôt, par l'intermédiaire d'Ève, au serpent trompeur, non seulement il n'est pas devenu Dieu, mais de plus il s'est attiré la mort, dont il a transmis le mal à tout le genre humain. C'est donc pour la gourmandise du premier Adam que le Seigneur a jeûné quarante jours et s'est montré obéissant; et c'est pour cela que le présent Carême a été conçu par les saints apôtres, afin qu'en observant ce qu'Adam n'a pas observé nous jouissions, par le jeûne, de l'immortalité dont il a lui-même souffert la perte. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, le but des saints, c'est d'embrasser en peu de temps les œuvres divines depuis le début jusqu'à la fin. Et puisqu'à la responsabilité de tous nos semblables incombent et la transgression d'Adam et sa chute du paradis de délices, pour cette raison les pères ont proposé qu'en en faisant mémoire, nous fuyions son exemple, au lieu d'en imiter l'intempérance.

Le sixième jour, Adam fut donc façonné par la main de Dieu, honoré par son souffle de son image et ressemblance et, recevant aussitôt son commandement, il passa jusqu'à six heures dans le paradis; puis, ayant transgressé le commandement, il en fut chassé. L'hébreu Philon dit qu'Adam aurait passé cent ans dans le paradis; d'autres parlent de sept jours ou années, à cause de la valeur de ce nombre. Mais qu'à la sixième heure il étendit la main et saisit le fruit, nous l'a montré le Christ, nouvel Adam, qui, le sixième jour et à la sixième heure, étendit ses mains sur la croix pour réparer sa perte. Adam a été créé à mi-chemin entre la corruption et l'incorruptibilité, afin que, de quelque côté qu'il penchât par son choix, cela lui fût acquis. Car il était également possible à Dieu de le créer immortel; mais pour que soit justifié son choix, il lui donna comme loi de toucher à tous les arbres, mais pas à celui-là; c'est-à-dire, probablement : avoir la connaissance de toutes les créatures de la puissance divine, mais en aucun cas celle qui se réfère à la nature de Dieu. Grégoire le Théologien, pensant en philosophe que les arbres sont les connaissances divines, tandis que l'arbre représente la contemplation, a dit : Dieu a donc ordonné à Adam de s'intéresser à tous les autres principes et aux autres qualités, d'y appliquer son esprit et de rendre gloire à Dieu, car c'est là que résident les vraies délices. Peut-être lui a-t-il demandé de s'enquérir aussi sur sa propre nature, mais pour ce qui est de Dieu, de ne pas chercher à savoir qui il est par nature, ni où ni comment il a tiré l'univers du néant. Mais lui, délaissant les autres recherches, se mit plutôt à sonder ce qui concerne Dieu et à scruter soigneusement sa nature; et, comme il était, en ces matières, un enfant, un débutant, tout à fait inexpert, il tomba lorsque Satan lui suggéra, par l'intermédiaire d'Ève, l'idée de déification. Le grand et divin Chrysostome dit que cet arbre avait un double pouvoir et il affirme que le paradis était sur terre; en philosophe, il l'imagine à la fois intellectuel et sensible, comme l'était Adam, et le place «au milieu» entre la corruption et l'incorruptibilité, pour sauvegarder l'Écriture, mais sans s'en tenir à la lettre.

Certains disent que l'arbre de la désobéissance fut le figuier puisque, sachant leur nudité, ils se couvrirent aussitôt, en se servant de ses feuilles. Et c'est la raison pour laquelle le Christ aurait maudit le figuier, comme s'il avait été la cause de la transgression. Car il a une certaine ressemblance avec le péché : d'abord la douceur

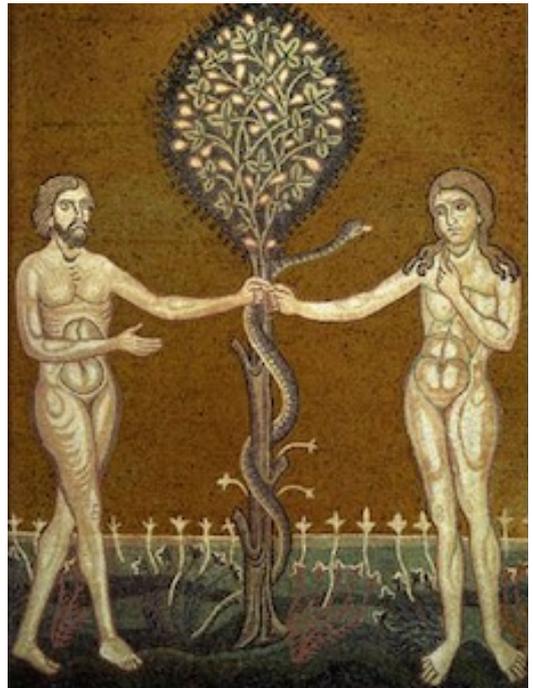
du fruit, ensuite l'âpreté de ses feuilles, et enfin la glu qui provient de son lait. Et il en est qui ont compris de façon peu convenable et l'arbre et la conversation d'Adam avec Ève et leur «connaissance».

Donc, après avoir transgressé et revêtu la chair mortelle, après avoir été l'objet de la malédiction, il fut chassé du paradis, dont la porte, sur l'ordre de Dieu, fut gardée par un glaive de feu. Devant cette porte, Adam s'assit et pleura tous les biens dont il s'était privé pour n'avoir pas jeûné en temps opportun et le fait que tout le genre humain issu de lui devait partager la même condition jusqu'à ce que notre Créateur, ayant pitié de notre nature détériorée par Satan, naisse de la Vierge sainte et vive son admirable vie, nous montrant la voie par ce qui s'oppose au démon, à savoir le jeûne et l'humilité, et que, triomphant de celui qui par ruse nous avait séduits, il ramène notre nature à son ancienne dignité.

Tout cela, les pères théophores ont donc voulu le rendre présent à travers tout le Triode, et ils ont mis en première place l'Ancien Testament : d'abord la création, puis la chute d'Adam, dont nous faisons mémoire présentement, puis tout le reste, à travers les écrits de Moïse et des Prophètes, plus encore avec les psaumes de David, auxquels s'ajoutent, tout au long, les Écritures de la grâce. Suivent aussi, dans l'ordre, les événements de la nouvelle Alliance, dont le premier est l'Annonciation qui, selon l'ineffable économie de Dieu, trouve presque toujours place pendant le saint Carême; viennent ensuite Lazare et les Rameaux, la sainte et grande Semaine, la lecture des saints Évangiles et les hymnes qui chantent en détail les saintes et salutaires Souffrances du Christ; puis la Résurrection et le reste, jusqu'à la descente de l'Esprit, tandis que les Actes des apôtres exposent comment advint la prédication et comment elle rassembla tous les saints; car les Actes confirment la Résurrection, à travers les miracles.

Puisque donc nous avons souffert de tels maux par le fait qu'Adam, une seule fois, n'a pas jeûné, voici qu'il en est fait mémoire à présent, à l'entrée du saint Carême, afin que, nous rappelant tout le mal qu'a entraîné le fait de ne pas jeûner, nous nous empressions d'accueillir le jeûne avec joie et de l'observer. Alors, ce qu'Adam n'a pu atteindre, à savoir la divinisation, nous l'obtiendrons, nous, par le carême, pleurant, jeûnant et nous humiliant, jusqu'à ce que Dieu vienne nous visiter; car sans cela, il n'est pas facile de retrouver ce que nous avons perdu.

Il faut savoir en outre que ce saint et grand Carême est la dîme de toute l'année : puisque par paresse, en effet, nous ne voulons pas toujours jeûner et nous abstenir du mal, c'est comme une moisson des âmes que les apôtres et les saints pères nous ont confiée. De cette façon, tout le mal que nous avons fait au cours de l'année, nous le rejetons maintenant dans la contrition et en nous humiliant par ce carême, que nous avons avantage à observer de façon plus précise. Car les divins pères nous ont transmis également trois autres jeûnes : celui des saints apôtres, celui de la Mère de Dieu et le carême de Noël, ce qui fait quatre, un pour chaque saison de l'année. Mais ce carême, nous l'estimons davantage, à cause de la Passion, ou parce que c'est celui qu'a observé le Christ lui-même, en lui donnant une certaine gloire, ou bien que Moïse a reçu la Loi après avoir jeûné quarante jours; pensons aussi à Elle, à Daniel et à tous ceux qui ont fait leurs preuves auprès de Dieu. Et le bien-fondé du jeûne, Adam le montre par son contraire. C'est donc pour cette raison que les saint pères ont voulu rappeler ici l'exil d'Adam.



SAMEDI DE SAINT THÉODORE ET DES COLYBES

Alors que Julien l'Apostat, après Constance, fils de Constantin le Grand, tenait le sceptre de l'empire et qu'il était passé du Christ à l'idolâtrie, une grande persécution s'éleva contre les chrétiens, de façon manifeste aussi bien que secrète.

L'impie, ayant donc renoncé aux châtements cruels et inhumains exécutés en public, éprouvait ainsi les chrétiens : il les discréditait et les rabaissait, afin que leur nombre n'augmente pas, et on leur cachait la façon dont ce perfide sacrilège voulait les souiller.

Or, ayant observé que notre peuple chrétien recherchait une plus grande pureté pendant la première semaine de carême pour s'attacher davantage à Dieu, il appela le préfet de la ville et lui ordonna de faire enlever les denrées qui se vendent habituellement et d'exposer au marché d'autres denrées, à savoir des pains et des boissons, après les avoir aspergées avec le sang des victimes immolées aux idoles et les avoir souillées par ce mélange, afin que ceux qui les achèteraient à cause du carême soient souillés par leur propre recherche de pureté. Aussitôt le préfet mit à exécution l'ordre reçu et fit exposer dans tout le marché les aliments et les boissons souillés par les sacrifices immondes. Mais Dieu, qui de son regard voit tout, qui prend les subtils à leurs propres intrigues et veille toujours sur nous ses serviteurs, déjoua l'ignoble complot de l'apostat contre nous : à Eudoxe, l'archevêque de la ville, malgré le caractère peu orthodoxe de sa foi, il envoya son grand martyr Théodore, appelé Tiron parce qu'il avait appartenu à l'ordre des conscrits.

Celui-ci lui apparut, en vision et non en songe, et lui dit ainsi : «Lève-toi vite, rassemble le troupeau du Christ et ordonne avec autorité que personne n'achète rien de ce qu'on a exposé au marché, car l'empereur impie l'a fait souiller par le sang des sacrifices.» Comme il se montrait embarrassé et qu'il lui demandait : «Comment sera-t-il possible, à qui n'a pas de vivres à la maison, de ne pas acheter les denrées exposées au marché ?» le saint répondit : «Procure-leur des colybes, pour remédier à la pénurie.»

Celui-ci, de nouveau embarrassé, s'informant, dans son ignorance, de ce qu'étaient les colybes, saint Théodore lui dit : «Du blé bouilli ! C'est ainsi que nous avons coutume de l'appeler à Euchaïtes.» Le patriarche ayant demandé : «Et qui es-tu, toi qui veilles sur le peuple chrétien ?» le saint répondit : «Je suis Théodore, le témoin du Christ, qui vient de m'envoyer pour vous aider.» Aussitôt le patriarche, s'étant levé, fit part au peuple de sa vision et, s'y étant conformé, il garda le troupeau du Christ à l'abri de l'infâme complot de l'apostat.

Celui-ci, voyant que son piège avait été démasqué et mis en échec, même s'il en fut assez humilié, ordonna de remettre sur le marché les denrées habituelles.

Et le peuple du Christ, la semaine écoulée, rendit grâces au martyr, son bienfaiteur, et dans l'allégresse, à cause des Colybes, célébra sa mémoire ce samedi-là. Depuis lors, nous les fidèles, tant qu'on se souviendra du miracle et pour que l'œuvre du martyr ne soit pas effacée par le temps, nous célébrons saint Théodore par des colybes. Ce grand martyr Théodore est celui que l'impie Bringas avait fait arrêter sous l'empereur Maximien. D'abord il fut seulement frappé, mais par la suite il incendia le temple de leur déesse, dont il avait distribué les trésors aux indigents.

Quelques-uns vinrent discuter avec lui, voulant le convertir, mais après s'être entretenu avec eux il refusa. Alors, on lui fit souffrir de nombreux tourments; pour finir, on alluma une grande fournaise et on l'y jeta; mais il n'y souffrit aucun mal et au milieu d'elle rendit à Dieu son esprit.

DIMANCHE DE L'ORTHODOXIE OU DES SAINTES ICÔNES

Lorsque Léon l'Isaurien, d'artisan et d'ânier qu'il était, prit le sceptre de l'empire, par concession de Dieu, le patriarche Germain, qui tenait alors le gouvernail de l'Église, fut aussitôt appelé par lui pour s'entendre dire : «À ce qui me semble, Monseigneur, les saintes images ne diffèrent en rien des idoles; ordonne donc qu'elles soient rapidement enlevées. Si elles représentent vraiment les saints, qu'elles soient mises plus haut, afin que les pécheurs que nous sommes ne les souillent pas constamment de leurs baisers.» Le patriarche, cherchant à détourner l'empereur d'une telle aversion, lui dit : «Sire, ne te fâche pas, mais qui entendons-nous parler contre les saintes "icônes" ? quelqu'un qui porte le nom de "Conon" !» Et lui : «Oui, c'est ainsi que j'étais appelé, quand j'étais enfant.» Comme le patriarche ne se laissait pas convaincre de se ranger à l'avis de l'empereur, celui-ci l'exila et mit à sa place Anastase, qui partageait ses idées. Et c'est ainsi que fut déclarée la guerre contre les saintes icônes. On dit que les premiers à lui inspirer cette aversion furent des juifs, qui lui prédirent grâce à une sorcière son accession au trône, alors qu'il était pauvre et qu'avec eux il pratiquait pour vivre le métier d'ânier. Lorsqu'il eut fini de vivre et si mal, Constantin Copronyme, ce lionceau encore plus cruel issu de lui, devint l'héritier de son pouvoir et plus encore de sa rage contre les saintes icônes.

Mais qu'est-il besoin de dire les faits et gestes de cet impie ? Sinon que, lui étant mort de façon encore plus honteuse, son fils [Léon IV] né de la Khazare s'assit sur le trône. Et, après que lui-même eut achevé sa méchante vie, Irène et Constantin devinrent les héritiers du pouvoir. Ceux-ci, guidés par le très-saint patriarche Taraise, réunirent le septième Concile et l'Église du Christ accueillit à nouveau les saintes icônes. Lorsqu'ils eurent déposé la royauté, il y eut Nicéphore le Logothète, puis son fils Stavrakios et, après lui, Michel Rangabè, qui vénèrent les saintes images.

À Michel succéda le féroce Léon l'Arménien : perfidement corrompu par un moine impie, un reclus, il déclencha la seconde lutte contre les icônes, et de nouveau l'Église de Dieu se trouva sans ornement.

Michel d'Amorium lui succéda, puis son fils Théophile, qui laissèrent les autres au second plan dans la fureur contre les icônes. Ce Théophile livra beaucoup de pères à d'horribles peines et châtiments à cause des images sacrées. Après douze ans de règne, il fut pris de dysenterie et faillit perdre la vie : sa bouche s'ouvrit de façon exagérée, au point de laisser paraître ses entrailles. L'auguste Théodora fut très fâchée de ce qui arrivait : à peine endormie, elle eut la vision de la sainte Mère de Dieu, tenant dans ses bras le Dieu d'avant les siècles et entourée d'anges resplendissants, qui blâmaient et châtiaient Théophile son époux. Lorsque le songe la quitta, Théophile, s'éveillant un moment, s'écria : «Malheur à moi, je suis puni à cause des saintes icônes !» Aussitôt l'impératrice posa sur lui l'icône de la Mère de Dieu, en la priant avec des larmes. Alors Théophile, malgré ses dispositions, vit quelqu'un des assistants qui portait un encolpion : il saisit la médaille et la baisa, et aussitôt cette bouche qui n'avait cessé de braire contre les icônes et ce larynx qui bâillait sans mesure reprirent leur forme initiale; alors il fit cesser toute contrainte et violence, confessant qu'il était bon de vénérer les saintes icônes et de leur rendre un culte. L'impératrice, ayant sorti de ses coffres les saintes et vénérables icônes, disposa Théophile à les baiser et vénérer de toute son âme. Peu après, Théophile mourut. Théodora, ayant rappelé tous ceux qui étaient en exil ou en prison, ordonna d'assurer leur liberté et elle fit renverser du trône patriarcal Jean, dit aussi Iannis, plus chef de sorciers et de démons que patriarche. Il fut remplacé par le confesseur du Christ Méthode, qui avait beaucoup souffert précédemment : on l'avait même enfermé vivant dans un tombeau.

Sur ces entrefaites, Joannice le Grand, qui pratiquait l'ascèse dans les montagnes de l'Olympe, eut une sainte visite, en la personne du grand ascète Arsakios. «Dieu m'a envoyé vers toi, dit-il, afin que nous nous rendions chez un très-saint moine,

Isaïe, reclus de Nicomédie, et que nous apprenions ce qui est agréable à Dieu et ce qui convient à son Église. S'étant donc rendus chez le vénérable Isaïe, ils entendirent de lui : «Ainsi parle le Seigneur : Voici qu'approche la fin des ennemis de ma représentation en image; allez donc chez l'impératrice Théodora et chez le patriarche Méthode, et dites-leur de calmer tous les impies, afin de pouvoir m'offrir le sacrifice avec les anges, en vénérant mon image et celle de ma Croix.» Ayant ouï cela, ils gagnèrent aussitôt Constantinople et rapportèrent au patriarche Méthode et à tous les élus ce qui leur avait été dit. S'étant rassemblés, ils allèrent chez l'impératrice pour la convaincre; mais ils découvrirent que ses parents lui avaient inculqué en tout la piété et l'amour de Dieu. Et aussitôt l'impératrice, détachant l'image de la Mère de Dieu qu'elle portait suspendue à son cou, à la vue de tous la baisa en disant : «Si quelqu'un ne vénère et ne baise les icônes avec amour, non de façon idolâtre mais en relation avec leurs archétypes, qu'il soit anathème !» Et ils éprouvèrent une grande joie. À son tour, elle leur demanda de faire une prière pour son époux Théophile. Voyant sa foi, ils se laissèrent persuadés, malgré leur réluctance. Le patriarche Méthode rassembla tout le peuple, tout le clergé et les évêques dans la grande Église de Dieu. Parmi eux furent choisis : les moines de l'Olympe Joannice et Arsakios, Naukratios et ses disciples Théodore Studite, le grand et saint Théophane et Théodore, ces confesseurs «marqués», le syncelle Michel l'Hagiopolite, et beaucoup d'autres; ils célébrèrent devant Dieu une intercession de toute la nuit pour Théophile, tous priant avec larmes et de manière instante. Et ils firent ces [pannykhides] pendant toute la première semaine du Carême, l'impératrice Théodora y prenant part elle-même, avec les femmes et le reste du peuple.

Sur ces entrefaites, l'impératrice Théodora, à l'aube du vendredi, eut un songe, et il lui sembla se trouver près de la colonne de la Croix et que des gens passaient avec tumulte le long de la voie, portant divers instruments de supplice; au milieu d'eux, on amenait un prisonnier, l'empereur Théophile, les mains liées derrière le dos. L'ayant reconnu, elle suivit elle aussi ceux qui l'emmenaient.

Lorsqu'ils arrivèrent à la Porte de bronze, elle vit un homme à l'aspect surnaturel, assis devant l'icône du Christ, et Théophile se tint en sa présence. Comme l'impératrice, lui touchant les pieds, implorait pour l'empereur, celui-ci, ouvrant la bouche, lui dit : «Grande est ta foi, ô femme; sache qu'en vertu de tes larmes et de ta foi, et aussi de la prière et intercession de mes serviteurs et de mes prêtres, j'accorde le pardon à Théophile, ton mari.» Puis il dit à ceux qui l'emmenaient : «Déliez-le et rendez-le à sa femme.» Celle-ci, l'ayant reçu, s'en alla dans la joie et l'allégresse; et aussitôt le songe s'arrêta. Telle fut la vision de l'impératrice Théodora. Alors le patriarche Méthode, après les prières et intercessions qu'on avait faites pour lui, prit une charte neuve, où il inscrivit les noms de tous les empereurs hérétiques, y compris celui de Théophile, et il déposa le tout au bas de l'autel. Et le vendredi, il vit lui-même un ange effrayant entrer dans la grande Église et s'approcher de lui pour lui dire : «Évêque, ta prière a été exaucée, et l'empereur Théophile a obtenu son pardon; dorénavant n'importune plus le Seigneur à son sujet !» Pour se rendre compte de la véracité de sa vision, il descendit de son siège, il prit la charte et, l'ayant déroulée, il trouva, ô merveille, que le nom de Théophile avait été effacé, par jugement divin. Apprenant cela, l'impératrice exulta grandement et demanda au patriarche que tout le peuple se rassemble, avec les croix vénérables et les images sacrées, dans la grande Église, afin que lui soit rendu l'ornement des saintes icônes et que soit connu de tous le prodige nouveau. Alors, tous, ou peu s'en faut, affluèrent dans l'Église avec des cierges, et l'impératrice vint avec son fils. On y fit une litie avec les saintes icônes, les vénérables reliques de la Croix et le saint Évangile, puis on sortit jusqu'au lieu dit [de la borne] milliaire, en chantant le Kyrie eleison. Au retour de la procession, on célébra la divine liturgie dans la grande Église : les saintes et vénérables icônes furent élevées à nouveau sur les colonnes par de saints hommes choisis; ceux qui avaient pratiqué la piété et le culte orthodoxe furent l'objet de louanges, ceux qui n'avaient pas accepté la vénération des saintes icônes furent excommuniés et livrés à l'anathème. Et les

saints confesseurs décidèrent que dorénavant on célébrerait chaque année cette fête sacrée, afin qu'on ne retomât plus jamais dans une telle impiété.



TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

VÉNÉRATION DE LA CROIX

Puisque, par le jeûne des quarante jours, nous sommes en quelque sorte crucifiés, nous aussi, morts aux passions, et que nous avons une sensation d'amertume à cause de notre négligence ou de notre découragement, voici qu'est exposée la vivifiante Croix, comme pour nous ranimer et nous soutenir, nous encourager en nous rappelant les souffrances de notre Seigneur Jésus Christ. Si notre Dieu s'est laissé crucifier pour nous, que ne devons-nous point faire pour lui ? Et nous allégeons nos peines en les comparant à celles de notre Maître, ainsi que par le souvenir et l'espérance de la gloire qui se mérite par la Croix. De même, en effet, que notre Sauveur, après être monté sur la croix, fut glorifié par cette déshonorante et amère situation, de même nous faut-il nous comporter nous aussi, afin d'être glorifiés avec lui, pour avoir souffert quelque chose de désagréable.

D'autre part, tout comme ceux qui, ayant encore un long et rude chemin à parcourir et se trouvant épuisés par la fatigue, s'ils trouvent ombre et fraîcheur sous le feuillage d'un arbre, s'y assoient pour se reposer un peu et, comme régénérés, parcourent le reste du chemin, ainsi maintenant, au milieu de ce temps de carême, de cette pénible course et de ce parcours difficile, les saints pères ont planté la vivifiante Croix, qui nous procure fraîcheur et repos, et qui soulage les voyageurs fatigués, les rendant légers et alertes pour la suite de leurs peines.

Ou bien, comme cela se produit pour la venue d'un roi, lorsque le précédent ses étendards et ses sceptres, et qu'il vient ensuite lui-même, dans la joie et l'allégresse de sa victoire, que partagent également ses sujets, de même aussi le Christ notre Seigneur, devant bientôt montrer son triomphe sur la mort et s'avancer avec gloire au jour de sa résurrection, envoie en avant son sceptre, son royal étendard, la vivifiante Croix, pour nous inviter à nous tenir prêts, à le recevoir comme Roi et à l'acclamer au cours de son triomphe resplendissant. Et, en cette semaine qui se trouve au milieu du Carême, parce que le saint Carême est comparé aux eaux de Mara, à cause de la contrition, du découragement et de l'amertume qui sont en nous par suite du jeûne, ainsi donc qu'au milieu de ces eaux le divin Moïse jeta le bois pour les rendre douces, ainsi également Dieu, qui nous a sauvés en esprit de la mer Rouge et du Pharaon, par le bois de la précieuse et vivifiante Croix adoucit l'amertume d'un jeûne de quarante jours et nous console pour cette nouvelle traversée du désert, jusqu'à ce que nous arrivions à la mystique Jérusalem, par sa résurrection.

Et, puisque la Croix est pour nous, comme on dit, l'arbre de vie et que cet arbre se trouvait planté au milieu du paradis de l'Eden, les très-saints pères ont eu raison de planter le bois de la Croix au milieu du saint Carême, puisqu'ils y commémorent l'avidité d'Adam, en même temps qu'ils nous décrivent comment elle fut annulée par ce nouvel arbre; car, y ayant goûté, nous ne mourons pas, mais sommes vivifiés.



QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

SAINT JEAN CLIMAQUE

Alors qu'il était âgé de seize ans et qu'il avait l'esprit vif, il s'offrit à Dieu en victime sacrée, gravissant la montagne du Sinaï. Après dix-neuf ans passés dans ce monastère, il le quitta pour le stade des hésychastes : à cinq milles de la palestine où s'exerça l'anachorète Cyriaque, il fixa sa demeure au lieudit Tholâs. Il y passa quarante ans, dans un ardent amour, constamment embrasé par le feu de l'amour divin. Il mangeait de tout ce que lui permettait la règle (et en cela il brisait très sagement l'aiguillon de l'orgueil), mais il le faisait en toute frugalité et non jusqu'à satiété. Et le flot de ses larmes, qui pourrait le décrire ? Le sommeil, il en prenait juste assez pour ne pas gâcher par l'insomnie les facultés de son esprit. Le cours de sa vie, c'était la prière continue et un amour de Dieu sans pareil. Ayant, par toutes ces vertus, mené une vie agréable à Dieu, ayant écrit *l'Échelle*, rédigé ses enseignements et rejoint la plénitude de la bonté, il s'endormit dignement dans le Seigneur, l'an six cent trois, à l'âge de huitante ans, laissant beaucoup d'autres écrits.



JEUDI DU GRAND CANON

Ce canon, le plus grand de tous en vérité, a été composé et rédigé, avec art et de façon excellente, par notre père parmi les Saints, André, archevêque de Crète, dit le Hiérosolymitain. Il était originaire de Damas; dès l'âge de quatorze ans, il s'adonna aux études littéraires et, après avoir accompli le cycle de toutes les sciences, il se rendit à Jérusalem pour embrasser la vie monastique, recherchant l'ascèse et l'amitié divine, dans le calme et l'absence de passions; et il put aussi laisser à l'Église de Dieu de nombreux traités utiles à la vie, des discours et des canons, et il se montra encore plus productif dans les panégyriques. Parmi tant d'autres canons, il composa donc ce Grand Canon, caractérisé par une immense componction; car, après avoir dépouillé toute l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament et en avoir réuni les éléments utiles à son œuvre, il composa cette hymne qui débute avec Adam pour s'achever avec l'Ascension du Christ et la prédication des apôtres. Il invite donc toute âme à priser et imiter, autant que possible, tout ce qu'il y a de bien dans l'histoire sainte et à fuir les mauvais exemples, à s'approcher de Dieu, dans une constante montée, par la pénitence, les larmes, la louange et tout ce qui est agréable au Seigneur. De plus, ce canon est d'une telle aisance et harmonie, qu'il est capable d'attendrir même l'âme la plus dure, de l'inciter à s'élever vers le bien, pourvu qu'on le chante avec contrition du cœur et avec l'attention qu'il mérite. Et il composa cette œuvre alors que Sophrone le Grand, patriarche de Jérusalem, écrivait la Vie de Marie l'Égyptienne : cette vie, en effet, inspire une immense componction et procure une grande consolation à ceux qui sont tombés dans le péché, si du moins ils veulent renoncer au mal.

La raison pour laquelle on a décidé de chanter ou lire en ce jour le Grand Canon est la suivante. Comme le saint Carême approche de sa fin, il est à craindre que les gens, devenus moins diligents, ne s'attachent avec moins de soin aux combats spirituels et ne renoncent, une fois pour toutes, à la tempérance; c'est pourquoi saint André, tel un entraîneur, nous exposant, à travers les exemples du Grand Canon, la vertu des grands hommes et leur éloignement du mal, invite, pour ainsi dire, les plus vaillants aussi bien que les faibles à aller de l'avant avec courage. Saint Sophrone, par son discours vraiment surnaturel, nous rend tempérants ou nous permet de le redevenir, il nous élève vers Dieu, pour ne pas tomber ou pour ne pas nous décourager si l'on s'est laissé surprendre par quelque faute. Combien grands sont l'amour de Dieu pour les hommes et sa compassion envers ceux qui de toute leur âme désirent se corriger de leurs fautes passées, l'exposé sur l'Égyptienne le montre bien. Le Grand Canon, faut-il le dire, se lit, lui aussi, dans les mêmes pensées et sentiments; et son auteur a montré du génie en le composant si bien. Les autres canons, une trentaine, ont un petit nombre de tropes : celui-ci en compte plus de deux cent cinquante, et chacun d'eux distille un plaisir ineffable. Il est donc juste et convenable que ce Grand Canon, riche d'une telle componction, ait trouvé place dans le grand Carême.

Cet excellent et sublime canon ainsi que le traité sur sainte Marie l'Égyptienne, c'est notre père André lui-même qui les a introduits à Constantinople lorsqu'il y fut envoyé par Théodore, patriarche de Jérusalem, pour venir au secours du sixième Concile. Ayant mené le bon combat contre les monothélites, il fut agrégé au clergé de l'Église de Constantinople, car il appartenait jusqu'alors simplement à l'ordre monastique; ensuite, il devint diacre et directeur de l'orphelinat, et, peu après, archevêque de Crète. Lorsqu'il eut passé suffisamment de temps sur son siège épiscopal, il se retira au lieu dit Iérissos, près de Mitylène, et de là il passa vers le Seigneur.

SAMEDI DE L'ACATHISTE

Héraclius gouvernant l'empire byzantin, le roi de Perse Khosroès, voyant que le pouvoir des Grecs avait été fortement amoindri par la tyrannie de l'empereur Phocas, envoya un de ses satrapes, du nom de Sarbar, avec des milliers de soldats d'élite, pour s'emparer de tout l'Orient. Cela fait, ils arrivèrent jusqu'à Chrysopolis, qu'on appelle maintenant Scutari. L'empereur Héraclius, arrêté par la défaillance du trésor public et ayant dû prendre les vases sacrés des églises pour battre monnaie, en vue d'une revanche plus grande et plus parfaite, employa des vaisseaux sur la mer Noire pour les rejeter du côté de la Perse : il détruisit leur puissance, et Khosroès fut vaincu, avec le reste de son armée. Peu après, Siroès, fils de Khosroès, se rebella contre son père et s'empara du pouvoir : il fit tuer Khosroès et traita avec Héraclius. Mais le Kogan (ou khân) des Mésiens et des Scythes, ayant appris que l'empereur avait traversé la mer pour combattre les Perses, rompit ses traités avec Byzance et, à la tête de troupes innombrables, fit irruption par l'ouest jusqu'à Constantinople, en poussant des cris blasphématoires contre Dieu. En un instant, la mer fut couverte de navires, la terre ferme se remplit de fantassins et de cavaliers. Alors le patriarche Serge exhorta le peuple de Constantinople à ne pas se laisser abattre, mais à reporter de tout cœur toute son espérance sur Dieu et sur sa Mère, la divine Génitrice tout-immaculée. Or le patrice Bonus, qui gouvernait alors la cité, fit préparer le nécessaire pour repousser les ennemis : «Il nous faut, disait-il, en plus du secours qui vient d'en haut, faire nous aussi tout ce qui est en notre pouvoir.» Le patriarche, avec tout le peuple, porta en procession l'icône de la Mère de Dieu en haut des remparts, pour assurer leur résistance. Alors que Sarbar, depuis l'est, et le Kogan, depuis l'ouest, commençaient à incendier les alentours de la ville, le patriarche fit porter en outre l'icône du Christ non-peinte-de-main-d'homme, la précieuse et vivifiante Croix, ainsi que le vêtement de la Mère de Dieu, dans la procession le long des remparts. Mais le Kogan des Scythes, à travers les remparts de terre ferme, pénétra dans la ville avec une immense multitude armée jusqu'aux dents. Ils étaient si nombreux que les Grecs durent combattre les Scythes à un contre dix. Mais l'invincible Stratège, la Mère de Dieu, avec le nombre infime des soldats qui se trouvaient près de son temple, celui de la Source, anéantit leur multitude. Alors les Grecs, reprenant courage et exultant de joie, sous la conduite de l'invincible Stratège, en triomphèrent puissamment et à jamais. Ayant proposé l'armistice, ceux de Constantinople furent repoussés, et le Kogan leur dit : «Ne vous laissez pas tromper par le Dieu en qui vous croyez, car demain j'aurai l'entière possession de votre ville.» Les gens de la ville, entendant cela, tendirent leurs mains vers Dieu. D'un commun accord, le Kogan et Sarbar attaquèrent par terre et par mer, essayant de prendre la ville grâce aux machines de siège. Mais ils furent battus par les Grecs, à tel point que les survivants ne furent pas capables d'incinérer leurs morts. Des barques pleines de soldats, passant par le repli de la Corne, furent dirigées contre l'église Notre-Souveraine des Blachernes, mais une violente tempête secoua la mer à l'improviste, et cette flottille fut mise en pièces, détruite avec toutes les embarcations des ennemis. Et l'on put voir un prodige étonnant de la Mère de Dieu : de la rive des Blachernes, elle repoussa tous les assaillants. Alors le peuple se hâta d'ouvrir les portes et en fit un carnage, les femmes et les enfants s'enhardissant contre eux. Leurs chefs rétrogradèrent, pleurant et gémissant. Et le peuple reconnaissant de Constantinople, rendant grâces à la Mère de Dieu, lui chanta une hymne de toute la nuit, sans s'asseoir (Acatliste), puisqu'elle n'avait pas cessé elle-même de veiller sur eux et qu'avec une surnaturelle puissance elle avait remporté la victoire sur les ennemis.

Depuis lors, en souvenir de ce prodige si grand et surnaturel, l'Église a pris l'habitude de consacrer cette fête à la Mère de Dieu, en ce temps de l'année où elle donna la victoire. Et on l'appelle Acatliste, puisque c'est debout qu'elle fut alors célébrée par le clergé de la ville et par tout le peuple.

Trente-six ans plus tard, sous le règne de Constantin Pogonat, les Agaréniens réunirent une immense armée et s'attaquèrent de nouveau à Constantinople : ils l'assiégèrent pendant sept ans et, lorsqu'ils hivernaient du côté de Cyzique, ils firent périr beaucoup d'habitants. Puis, ayant renoncé et s'en étant retournés avec leur flotte, ils furent tous engloutis dans la mer, près de Syléos, grâce à la protection de la toute-sainte Mère de Dieu.

Une troisième fois, sous Léon l'Isaurien, les descendants d'Agar, au nombre de plusieurs myriades, ravagèrent tout d'abord le royaume des Perses, puis l'Égypte et la Libye, envahissant aussi l'Inde, l'Éthiopie et l'Espagne. Pour finir, ils s'avancèrent également contre la reine des cités, avec mille huit cent navires. Ils l'encerclèrent donc, avec l'intention de la piller tout de suite. Mais le peuple consacré de la ville, portant la sainte relique de la précieuse et vivifiante Croix ainsi que la vénérable icône de l'Hodighitria, fit le tour des remparts, suppliant Dieu avec des larmes. Alors il sembla bon aux Agaréniens de se diviser en deux groupes : les uns firent campagne contre les Bulgares, et il en tomba plus de vingt mille; les autres furent laissés autour de la ville pour la prendre. Comme ils étaient empêchés par la chaîne qui va de Galata aux remparts de la cité, ils gagnèrent le lieudit Sosthène, mais là le vent du nord se déchaîna, et la plupart des navires furent endommagés et perdus. Les survivants furent en proie à une grande famine, au point qu'ils durent se nourrir de chair humaine et d'excréments. Alors, prenant la fuite, ils gagnèrent la mer Égée, mais là, ils sombrèrent avec tous leurs navires, car des grêlons s'abattirent violemment sur eux depuis le ciel et mirent la mer en ébullition, au point de dissoudre la poix des navires, et c'est ainsi que périt cette immense armée, dont il ne resta que trois survivants pour en donner la nouvelle.

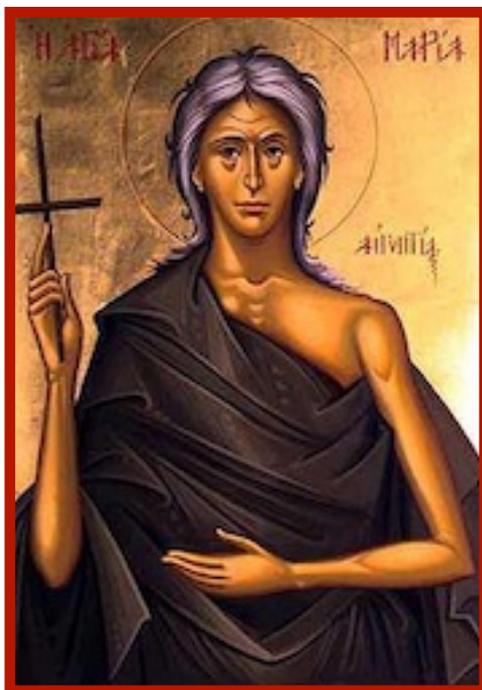
À cause de tous ces prodiges surnaturels de la toute-sainte Mère de Dieu, nous célébrons donc cette fête. Et on l'appelle Acathiste, parce que, cette nuit-là, tout le peuple resta levé pour chanter l'hymne à la Mère du Verbe; et parce que, si l'on a coutume de s'asseoir pour toutes les autres stances, pour écouter celles de cette hymne à la Mère de Dieu nous nous tenons tous debout.

CINQUIÈME DIMANCHE DE CARÊME

SAINTE MARIE L'ÉGYPTIENNE

À l'âge de douze ans, elle s'échappa de chez ses parents et partit pour Alexandrie, où elle vécut dix-sept ans dans la débauche. Ensuite, mue par la curiosité, elle s'embarqua avec de nombreux pèlerins pour Jérusalem, afin d'assister à l'Exaltation de la vénérable Croix. Mais là, elle s'adonna à toute sorte de licence et entraîna beaucoup d'hommes dans le gouffre de perdition. Voulant entrer à l'église, le jour où l'on exaltait la Croix, elle éprouva trois ou quatre fois une puissance invisible qui l'empêchait d'entrer, alors que la foule pouvait pénétrer sans obstacle. Elle en eut le cœur meurtri et décida de changer de vie, afin de trouver grâce auprès de Dieu par la pénitence. Alors, retournant vers l'église, elle y put entrer sans difficulté. S'étant prosternée devant la vénérable Croix, le jour même elle quitta Jérusalem, traversa le Jourdain et pénétra au cœur du désert. Pendant quarante-sept ans, elle y mena une vie très austère, une existence surhumaine, seule à seul avec Dieu dans la prière. Vers la fin de sa vie, elle rencontra un ermite du nom de Zosime et, lui ayant raconté sa vie depuis le début, elle le pria de lui porter les saints Mystères pour y communier; ce qu'il fit l'année suivante, le Jeudi saint. Revenu l'année d'après, Zosime la trouva morte, étendue sur la terre; près d'elle une inscription disait : «Abba Zosime, enterre ici le corps de la pauvre Marie. Je suis morte le jour où j'ai communie aux saints Mystères. Prie pour moi.» Sa mort advint en 378 [vers 430 selon d'autres].

La mémoire de la sainte anachorète, qui est célébrée le 1er avril, a trouvé place également en ce dimanche, à l'approche de la fin du Carême, pour inciter à la pénitence les négligents et les pécheurs, grâce à l'exemple de la sainte fêtée.



SAMEDI DE LAZARE

Lazare était de race juive et il appartenait à la secte des Pharisiens, étant, à ce qu'il paraît, le fils du pharisien Simon, originaire du village de Béthanie. Alors que notre Seigneur Jésus Christ séjournait sur terre pour le salut du genre humain, il s'unit d'amitié avec lui. Comme le Christ s'entretenait fréquemment avec Simon, parce que ce dernier avait en haute estime la doctrine de la résurrection des morts, et qu'il entraînait souvent dans sa maison, Lazare devint son ami intime; et non seulement lui, mais également ses deux sœurs, Marthe et Marie. Alors qu'approchait la Passion salvatrice, afin de rendre plus crédible le mystère de la Résurrection, Jésus séjournait au-delà du Jourdain, où il ressuscita d'abord la fille de Jaïre, puis le fils de la veuve. Et son ami Lazare, atteint d'une grave maladie, mourut. Jésus était loin, mais il dit à ses disciples : «Lazare repose» et, après un léger intervalle, il ajouta : «Lazare est mort». Quittant le Jourdain, il vint donc à Béthanie, comme ses sœurs l'en avaient prié. Béthanie se trouve à cinq stades de Jérusalem. Venant à sa rencontre, les sœurs de Lazare lui dirent : «Seigneur, si tu avais été là, notre frère ne serait pas mort. Maintenant, si tu le veux, ressuscite-le, car tu le peux.» Jésus demanda à la foule : «Où l'avez-vous mis ?» Et aussitôt on le conduisit au sépulcre. Comme on ôtait la pierre, Marthe lui dit : «Seigneur, il sent déjà; c'est le quatrième jour.» Alors Jésus pria, versa des larmes sur lui, puis il dit d'une voix forte : «Lazare, viens ici !» Et aussitôt le mort sortit : on le délia, et il se retira dans sa maison. Ce merveilleux prodige provoqua de l'envie chez ceux des Juifs qui enrageaient contre le Christ. Et de nouveau Jésus dut prendre la fuite. Les grands prêtres songèrent même à tuer Lazare, parce que beaucoup, en le voyant, se joignaient au Christ. Ayant eu vent de leurs projets, Lazare se hâta de gagner l'île de Chypre pour y séjourner. Plus tard il fut institué par les apôtres évêque de Citium. Là, il passa, dans le bonheur et l'amitié divine, trente ans de sa nouvelle vie, puis il mourut à nouveau. Il y fut enterré, accomplissant de nombreux miracles.

On dit qu'après son retour à la vie il ne mangea que des douceurs; et que la toute-sainte Mère de Dieu lui fit cadeau de son omophore, qu'elle lui remit de ses propres mains. Ses saintes et vénérables reliques, retrouvées là-bas grâce à une vision divine, furent transférées par le très-sage empereur Léon, dans l'église qu'il avait fait édifier en son nom à Constantinople; elles y furent déposées de façon solennelle et somptueuse, à droite de l'église, en entrant le long des murs qui font face au sanctuaire. Ses saintes reliques y demeurent jusqu'à présent, exhalant un merveilleux parfum.

Si l'on a décidé que sa Résurrection devait être fêtée en ce jour, c'est que nos pères saints et théophores, ou plutôt les saints apôtres eux-mêmes, considérant qu'il fallait placer les saintes Souffrances de notre Seigneur Jésus Christ après le jeûne du Carême, puisqu'il nous purifie, et en outre estimant que ce miracle fut la cause et l'origine de la fureur des Juifs contre le Christ, ont placé ici ce prodige surnaturel. L'évangéliste Jean est le seul qui ait écrit à ce sujet, les autres évangélistes s'en étant abstenus, peut-être parce que Lazare était encore vivant et visible. On dit que c'est à cause de lui que ce dernier évangile a été écrit et que les autres évangélistes n'ont rien dit de l'éternelle génération du Christ. Car ce que l'on cherchait à certifier, c'est que le Christ est Fils de Dieu et Dieu lui-même, qu'il est ressuscité et qu'il y aura une résurrection des morts; ce qui, à cause de Lazare, est plus facile à croire. Cependant il n'a rien dit au sujet de l'Hadès, soit qu'il ne lui ait pas été donné de voir exactement les choses de l'au-delà, soit que, les ayant vues, il ait reçu l'ordre de ne pas en parler.

Depuis lors, tout homme qui vient de mourir est appelé «Lazare», et le linceul a reçu à son tour le nom de «lazaroma», un mot allusif, en mémoire du premier Lazare. Car, s'il ressuscita à la parole du Christ et se remit à vivre, de même celui qui meurt à présent, mais pour ressusciter au son de la dernière trompette, vivra éternellement.

DIMANCHE DES RAMEAUX

Après que Lazare fut ressuscité des morts, beaucoup, à la vue de ce qui était arrivé, eurent foi dans le Christ. Alors, il fut décidé par vote, à l'assemblée des Juifs, de faire mourir le Christ et Lazare. Jésus se retira, laissant la place au mal; et les Juifs méditèrent de le tuer au cours de la fête de Pâque.

Cela lui donnant assez de temps pour se tenir à l'écart, «six jours avant la Pâque», ainsi qu'il est écrit, «Jésus vint à Béthanie, où se trouvait Lazare, qu'il avait ressuscité des morts». Là, il y eut un repas, et Lazare mangeait aussi avec lui. Et sa sœur Marie versa du parfum sur les pieds de Jésus.

Le lendemain, il envoya ses disciples chercher l'ânesse avec son petit. Et celui qui a pour trône le ciel monta sur l'ânon pour entrer à Jérusalem. Les enfants des Hébreux jetèrent sous ses pas leurs vêtements, ainsi que des branches de palmier qu'ils avaient coupées; d'autres, tenant les branches en main, criaient en lui faisant cortège : «Hosanna au Fils de David; béni soit le Roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur !» En cet événement, c'est l'Esprit saint qui inspirait leur langue pour louer et acclamer le Christ.

Et, par les palmes qui leur servirent de rameaux (car en hébreu on dit «palme» pour désigner un rameau flasque), ils montrèrent et symbolisèrent la victoire du Christ sur la mort. Car c'était la coutume, pour les vainqueurs des luttes aussi bien que des guerres, de les honorer avec des rameaux d'arbres à feuilles persistantes et de les accompagner ainsi dans les processions de triomphe. Le poulain, c'est nous, le peuple rassemblé des nations païennes, sur lequel le Christ s'assoit et prend son repos, comme vainqueur et triomphateur, lui qui est proclamé Roi de toute la Terre.

À propos de cette solennité, le prophète Zacharie dit encore : «Réjouis-toi grandement, fille de Sion; voici que ton Roi s'avance vers toi, doux et monté sur le petit d'une ânesse, de celle qui porte le joug.»

Et David dit à propos des enfants : «De la bouche des enfants, des tout petits, tu as tiré la louange.» Mais, à l'entrée du Christ, tout Jérusalem fut en émoi, comme il est dit, et en incitant les foules à la révolte les grands prêtres avaient en vue de le faire mourir. Quant à lui, il leur échappait en se cachant; et, quand il se montrait, il leur parlait en paraboles.



SAINT ET GRAND LUNDI

Comme les saintes Souffrances de notre Seigneur Jésus Christ ont ici leur début, c'est Joseph qui, le premier, en présente l'image. Car il était le dernier fils du patriarche Jacob, né de Rachel et envié par ses frères pour quelques visions qu'il avait eues en songe. Tout d'abord, il est caché dans le creux d'une fosse, et son père est trompé par sa tunique ensanglantée, comme s'il avait été dévoré par une bête fauve. Puis, pour trente pièces d'argent il est livré aux Ismaélites, qui le vendent à leur tour à Putiphar, le chef des eunuques de Pharaon, le roi d'Égypte. Or, sa maîtresse s'étant fâchée contre lui à cause de la chasteté du jeune homme, parce qu'il n'avait pas voulu commettre l'iniquité avec elle, il s'enfuit en laissant son vêtement : elle le calomnia auprès de son maître, et il connut l'amertume des chaînes et de la prison. Il en fut tiré par son don d'interpréter les songes : on le mena devant le roi, et il fut établi seigneur sur toute la terre d'Égypte. Plus tard il devint le fournisseur de froment de ses frères et, ayant bien administré toute chose de sa vie, il mourut en Égypte et, en plus de ses autres vertus, se fit une grande réputation pour sa chasteté. On peut dire qu'il est l'image du Christ, car le Christ fut envié par les Juifs, ses frères de race, vendu par un disciple pour trente pièces d'argent, enfermé dans une fosse obscure et ténébreuse, le tombeau, dont il sortit par sa propre puissance, pour régner sur l'Égypte, c'est-à-dire sur toute sorte de péché; et il en triomphe jusqu'à la fin. Il est établi Seigneur sur le monde entier, et dans son amour pour les hommes, il nous rachète par le mystère où il nous distribue le froment, parce que lui-même il se donne pour nous et qu'il nous livre en nourriture le pain céleste, sa chair vivifiante. C'est donc pour cette raison que le beau Joseph a été introduit ici.

Mais nous faisons aussi mémoire du figuier desséché, parce que les divins évangélistes, à savoir Matthieu et Marc, en parlent après le récit des Rameaux : «Au matin, comme il sortait de Béthanie, il eut faim» et l'autre dit : «Comme il retournait à la ville, de bon matin, il eut faim. Apercevant un figuier près du chemin, il s'en approcha, mais n'y trouvant que des feuilles et non des fruits (car ce n'était pas la saison des figues), il lui dit : Jamais plus tu ne porteras de fruit ! Et à l'instant même le figuier sécha.» Le figuier, c'est la synagogue des Juifs, en laquelle le Sauveur n'a pas trouvé le fruit qu'il attendait, mais seulement le feuillage ombreux de la loi, et le créateur de l'univers leur ôte cette chose vaine. Mais quelqu'un pourrait dire : «Pourquoi l'arbre insensible devient-il sec, recevant la malédiction sans avoir péché ?» Pour qu'on sache que les Juifs, ayant vu le Christ toujours bienfaisant envers tous et ne faisant aucun mal à personne, ont jugé qu'il avait seulement le pouvoir de faire du bien, et non celui de faire du mal. Mais ce n'est pas ce que le Maître qui nous aime voulait montrer aux hommes; et il fit cela pour que les ingrats sachent avec certitude qu'il a suffisamment de pouvoir pour les châtier, même si celui qui est bon ne désire pas exercer le châtement sur une nature inerte et insensible.

En même temps, il y a quelque parole ineffable qui nous vient de très-sages pères spirituels. Comme dit Isidore de Péluse, l'arbre de la transgression fut celui dont les transgresseurs utilisèrent les feuilles pour se couvrir. C'est pourquoi il est maudit par le Christ, dans son amour pour l'humanité, car il n'aurait pas souffert cela, si le figuier n'avait pas donné un fruit responsable de la transgression. Et que la transgression peut être comparée à cet arbre, c'est bien évident, car on trouve en lui la douceur du plaisir, la glu du péché, puis la rugosité et l'amertume de la conscience.

Ensuite, l'histoire du figuier a été mise ici par les pères pour susciter la componction, de même que celle de Joseph pour sa ressemblance avec le Christ. Le figuier, c'est l'âme étrangère à tout fruit de l'Esprit : lorsqu'au matin, c'est-à-dire après la présente vie, le Seigneur n'y trouve pas de conversion, il la dessèche par la malédiction, et elle devient une colonne sèche, terrifiant ceux qui n'ont pas produit le digne fruit des vertus.

SAINT ET GRAND MARDI

La parabole des dix vierges

Pourquoi le Seigneur, entré à Jérusalem afin d'y accomplir sa Passion, propose-t-il de telles paraboles à ses disciples : ce sont, dit-il, des paraboles qui s'appliquent aussi aux Juifs. En effet, il raconte la parabole des dix vierges en portant l'attention sur la miséricorde, et en même temps il enseigne à tous à être prêts avant la fin. Car sur la virginité, il leur a parlé plusieurs fois, ainsi que sur les eunuques. Certes, beaucoup de gloire s'attache à la virginité, elle est grande, en vérité. Mais afin que nul, en pratiquant cette vertu, ne néglige les autres, et surtout la miséricorde, dont s'éclaire la lampe de la virginité, le saint Évangile propose cette parabole. Il présente donc cinq vierges prudentes, qui ont joint à la virginité l'huile abondante de la miséricorde, et cinq insouciantes, qui certes possèdent elles aussi la virginité, mais sans qu'elle soit assortie de la miséricorde. Car les insouciantes, puisqu'elles possédaient le plus, ont négligé le moins et, en cela, ne se sont distinguées en rien des débauchées : si ces dernières ont manqué dans leur corps, celles-là ont manqué dans leurs biens. Or, la nuit de cette vie étant arrivée, toutes les vierges se sont endormies, c'est-à-dire qu'elles moururent, car ici le sommeil signifie la mort. Tandis qu'elles dormaient, un cri se fit entendre au milieu de la nuit, et celles qui avaient assez d'huile lorsque les portes s'ouvrirent, entrèrent avec l'Époux, tandis que les insouciantes, qui n'avaient pas assez d'huile, le cherchèrent dans les ténèbres. Les prudentes, même si elles avaient voulu leur en donner, ne le pouvaient pas; et, avant la venue de l'Époux, elles leur dirent : «Cela ne suffirait pas pour nous et pour vous; allez chez les marchands, c'est-à-dire chez les riches, pour en acheter !» Évidemment, après la mort, cela n'est pas possible. La parabole de Lazare et du mauvais riche le montre bien, lorsqu'Abraham dit qu'on ne peut passer d'un endroit à l'autre. Mais les insouciantes s'avancent maintenant, avec la lumière qu'elles ont trouvée, et elles s'écrient en frappant à la porte : «Seigneur, Seigneur, ouvre-nous !» Et le Seigneur leur donne cette terrible réponse : «Allez-vous-en, je ne vous connais pas ! Comment pourriez-vous rencontrer l'Époux sans avoir votre dot, c'est-à-dire la miséricorde ?» Voilà pourquoi cette parabole des dix vierges a été placée ici, par ordre des pères théophores, pour nous enseigner à être toujours vigilants, prêts à rencontrer le véritable Époux, grâce à nos œuvres de bien, principalement la miséricorde, car on ne connaît ni le jour ni l'heure de la fin. Il faut donc, comme Joseph, conserver la chasteté, mais il faut aussi que notre figuier produise en toute saison des fruits spirituels. Celui qui pratique cette unique, et certes très grande, vertu et qui néglige les autres, en particulier la miséricorde, n'entre pas avec le Christ dans l'éternel repos, mais s'en retourne confondu. Il n'est rien de plus triste et déshonorant qu'une virginité qui manque de ce bien.



SAINT ET GRAND MERCREDI

L'onction de la Courtisane

Après son entrée à Jérusalem, Jésus se trouvant dans la maison de Simon le lépreux, une femme s'approcha de lui et versa sur sa tête ce parfum de grand prix. Cette «bonne œuvre» a trouvé place ici afin que, selon la parole du Sauveur, elle soit prêchée partout, dans le monde entier. Et d'où vient qu'elle accomplit cet exploit ? C'est qu'elle remarqua la compassion du Christ et son désir de communiquer avec tous, en particulier maintenant qu'elle le voyait entrer dans la maison de ce lépreux, que la loi prescrivait de tenir pour impur et excluait de la communauté. La femme pensait donc que Jésus guérirait, comme ce lépreux, également les maux de son âme. Et, alors qu'il était à table, elle versa sur sa tête du parfum, pour la valeur de trois cent deniers, ce qui fait soixante as, dix oboles, ou trois pièces d'argent. Les disciples lui en font reproche, et surtout Judas Iscariote. Mais le Christ la protège, pour que son bon exemple ne tourne pas court. Ensuite il fait mémoire de sa sépulture, réprouvant la trahison de Judas et rendant à la femme cet honneur que partout, dans le monde entier, on redira sa bonne action.

Certains pensent que cette femme est la même chez tous les évangélistes; or il n'en est pas ainsi. Chez trois d'entre eux, comme dit le divin Chrysostome, c'est la même que celle qui est appelée pécheresse; mais pas chez Jean, où il s'agit d'une autre femme, merveilleuse et menant une vie pure, Marie, la sœur de Lazare, qui était chère au Christ, mais pas comme courtisane repentie. L'une donc de ces Marie, alors que le Christ était à table, six jours avant la Pâque, dans sa maison de Béthanie, lui fit une onction de myrrhe, versant le parfum sur ses pieds et les essuyant avec ses cheveux, en employant un onguent très précieux, comme si elle offrait une libation à Dieu. On sait en effet que dans les sacrifices on offrait de l'huile au Seigneur; les prêtres eux-mêmes recevaient une onction de parfum; et Jacob oignit jadis une stèle pour Dieu. C'est donc comme à Dieu qu'elle offrit ce don au Maître, mais aussi en signe de convivialité.

SAINT ET GRAND JEUDI

La Pâque hébraïque devait être immolée le vendredi. Or il convenait que la vérité s'accordât avec son image, c'est-à-dire que ce même jour fût immolé aussi le Christ notre Pâque. Par anticipation, comme disent les pères saints, notre Seigneur Jésus Christ célèbre la Pâque le jeudi soir : en effet, chez les Juifs, le soir du jeudi et tout le vendredi sont comptés comme un seul jour; c'est ce qu'on appelle le «nykhthéméron» (d'un coucher de soleil à l'autre). Telle est la raison pour laquelle il accomplit à ce moment-là, avec ses disciples, la Pâque selon la Loi, comme l'ont dit quelques-uns, dont le divin Chrysostome. D'abord, ils se tinrent debout, les reins ceints, les sandales aux pieds, le bâton à la main, observant tous les autres préceptes de la Loi, pour ne pas sembler la transgresser. Cette Pâque, c'est Zébédée qui l'a préparée, lui qui portait la cruche d'eau, comme l'affirme Athanase le Grand, ce qui n'est pas l'avis de tous. Ensuite, révélant à ses disciples une célébration plus parfaite, le Seigneur institue le mystère de notre Pâque dans la chambre haute, la nuit étant déjà tombée. «Le soir venu, est-il dit, il se mit à table avec les douze.» Remarquez-le, ce n'était pas la Pâque de la Loi, puisqu'on s'attable pour ce repas, fait de pain et de vin, alors que précédemment on avait du rôti et des azymes.

Mais, avant le début de ce nouveau repas, il se lève de table, il quitte son manteau et verse de l'eau dans un bassin, faisant tout lui-même, à la fois pour confondre Judas et pour rappeler aux autres apôtres qu'ils ne doivent pas chercher à dominer, comme il le montre après le lavement des pieds en disant : «Que celui qui veut être le premier se comporte comme le dernier de tous !», se donnant lui-même en exemple. Il semble que le Christ lava d'abord les pieds à Judas, qui sans vergogne avait pris la première place. En dernier lieu, il en vint à Pierre; mais celui-ci, étant le plus ardent de tous, reprend le Maître, quitte ensuite à lui laisser faire davantage. Leur ayant donc lavé les pieds et leur ayant montré l'élévation sublime que procure l'humilité, il reprit son manteau et sa place, et leur enseigna à s'aimer les uns les autres, sans chercher à dominer.

Et, tandis qu'ils mangeaient, ce fut l'annonce de la trahison. Les disciples s'affligeant à ce sujet, Jésus dit au seul Jean, en secret : «Celui à qui je donnerai un morceau de pain après l'avoir trempé, c'est lui qui me trahira !» Si Pierre avait su de qui il s'agissait, comme il était le plus ardent de tous, il aurait pu tuer Judas. Ou encore : «Celui qui a plongé avec moi la main dans le plat...», car on trouve l'un et l'autre.

Après un bref intervalle, il prit du pain et dit : «Prenez et mangez», et de même pour le calice : «Buvez-en tous, ceci est mon sang, celui de la nouvelle alliance, faites cela en mémoire de moi.» Tout en faisant cela, il mangea et but avec eux. Remarquez-le bien, ce qu'il dit être son corps, c'est du pain, et non des azymes. Que soient donc confondus ceux qui offrent des azymes pour le sacrifice ! Après le pain, Satan entra dans Judas : si auparavant il l'avait seulement tenté, maintenant il habite en lui sûrement. Étant sorti, il donna un signal aux grands prêtres, afin de le leur livrer, pour trente pièces d'argent.

Après le repas, les disciples se rendirent au Mont des Oliviers, dans un jardin appelé Gethsémani. Quelque temps après, Jésus leur dit : «Vous allez tous vous scandaliser à cause de moi cette nuit.» Pierre lui dit : «Même si tous te reniaient, moi, je ne le ferai pas !» Or il se faisait tard, la nuit était déjà profonde. Jésus lui dit : «Avant que le coq ne chante deux fois, tu m'auras renié trois fois.» Ce qui se produisit, Pierre ayant été saisi d'une grande peur. Dieu lui montra ainsi la faiblesse de sa nature, mais en même temps, puisqu'il va lui confier ensuite le monde entier, il lui fait réaliser que l'univers est sujet à la même nature, et qu'il devra donc se montrer miséricordieux envers les pécheurs.

Le triple reniement de Pierre représente les péchés de tous les hommes contre Dieu. D'abord, le commandement qu'a transgressé Adam; ensuite la transgression de

la Loi écrite; en troisième lieu, celle des préceptes du Verbe. Mais le Sauveur le guérit par une triple repentance; c'est pourquoi il lui dit par trois fois : «Pierre, m'aimes-tu ?» Après cela, il dit à ses disciples (montrant ainsi son humanité, parce que la mort est effrayante pour tous) : «Mon âme est triste à en mourir.» Étant allé un peu plus loin, il pria par trois fois, disant : «Mon Père, s'il est possible, éloigne de moi ce calice, sans que je le boive; cependant, que ta volonté soit faite.» D'une part, il dit cela en tant qu'homme, mais en même temps il écarte habilement le diable, afin que ce dernier, croyant avoir affaire à un homme puisqu'il craint la mort, ne fasse pas obstacle au mystère de la Croix.

Revenant vers ses disciples, il les trouva endormis et s'adressant à Pierre, il lui dit : «Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi», traduisez : «Toi qui disais vouloir combattre pour moi jusqu'à la mort, voici que tu dors comme les autres !» Il s'était donc rendu de l'autre côté du torrent du Cédron, là où il y avait un jardin, afin de s'y tenir avec ses disciples. Ils avaient l'habitude de s'y rendre souvent. Aussi Judas connaissait-il l'endroit. Ayant pris des soldats et la foule le suivant, il s'avança vers Jésus, lui donnant un baiser : c'était le signal qu'il avait convenu, parce que plusieurs fois il était sur le point d'être pris et leur avait échappé sans se faire voir. Mais ici, Jésus vient lui-même à leur rencontre en disant : Qui cherchez-vous ? Car ils ne le connaissaient pas encore. De plus, l'obscurité devait être complète, puisqu'il y avait, comme il est dit, des lanternes et des torches allumées. Effrayés, ils reculèrent et tombèrent par terre. Judas ayant fait ce qu'il avait convenu, Jésus lui dit : «Ami, fais la besogne pour laquelle tu es ici», c'est-à-dire : «Pour ce que tu es venu faire, c'est le moment opportun.» Puis il dit encore : «Suis-je un brigand, que vous vous soyez mis en campagne avec des glaives et des bâtons pour me saisir ?» Et c'est de nuit qu'ils vinrent, pour qu'il n'y eût pas de tumulte parmi le peuple.

Alors le bouillant apôtre Pierre sortit un de ces glaives qui depuis le soir étaient prêts pour la circonstance, il en frappa un serviteur du grand prêtre nommé Malchus et lui trancha l'oreille droite. Mais, sachant que les grands prêtres disaient de lui : «Il n'a pas bien écouté la Loi et il enseigne !», le Christ en fait reproche à Pierre, parce que ce n'est pas bien, pour le disciple d'un homme spirituel, de se servir du glaive. Et il guérit Malchus.

Ayant donc pris Jésus, ils le lièrent et l'emmènent chez Anne, le grand prêtre, qui était le beau-père de Caïphe. Car ils s'y étaient tous réunis, scribes et pharisiens, vociférant contre le Christ. C'est là que la servante s'en prit à Pierre et qu'eut lieu son reniement; et, dans l'intervalle, la nuit étant passée, le coq chanta pour la troisième fois. Et lui, se souvenant, pleura amèrement.

Bientôt, ce fut le matin : on amena le Christ d'Anne chez le grand prêtre Caïphe, où on lui cracha au visage et où de faux témoins furent convoqués. Lorsque brilla le jour, Caïphe l'envoya chez Pilate. Tout en l'y conduisant, «ils n'entrèrent pas dans le prétoire, pour ne pas se souiller, afin de pouvoir manger la Pâque». Certains, comme dit Chrysostome, allèguent que pharisiens et grands prêtres auraient alors commis une infraction envers la Loi en déplaçant la Pâque, car c'est cette nuit-là qu'ils auraient dû la manger, et ils l'auraient déplacée pour pouvoir tuer le Christ.

Mais, s'ils devaient manger la Pâque à ce moment, le Christ a montré, en la mangeant le soir avant, qu'il nous initiait au mystère parfait; ou bien, comme on l'a dit, il fallait que devînt réalité ce qui n'était, dans la Loi, qu'une image. Et de fait saint Jean dit : «avant la fête de Pâque». C'est pour ces raisons que nous fêtons nous aussi tout ce qui eut lieu ce jeudi-là et la nuit suivante, et que de ces ineffables faits et gestes nous faisons mémoire avec crainte.

SAINT ET GRAND VENDREDI

Tout cela eut lieu le vendredi. Après que, pour trente pièces d'argent, il eut été livré par son disciple et ami, il fut d'abord emmené chez Anne, le grand prêtre, qui l'envoya à Caïphe : là il reçut des crachats, fut frappé sur les joues, souffrit les outrages et les moqueries, s'entendant dire : «Fais le prophète, Christ, dis-nous qui t'a frappé !» C'est là aussi que se présentèrent des faux témoins pour le calomnier, parce qu'il avait dit : «Détruisez ce temple, et je le reconstruirai en trois jours» et qu'il s'était dit Fils de Dieu; alors le grand prêtre, ne supportant pas ce blasphème, déchira son vêtement. Au matin, ils l'emmenèrent chez Pilate, au prétoire; eux-mêmes, «ils n'entrèrent pas, afin de ne pas se souiller et de pouvoir ainsi manger la Pâque». La Pâque, cela veut dire toute la fête qui se célébrait alors, selon l'usage. Le Christ, lui, avait accompli cette Pâque légale un jour avant, puisqu'il devait être immolé le vendredi. Pilate, étant sorti, leur demanda de quoi ils l'accusaient; mais, comme il ne trouvait aucun motif de condamnation, il l'envoya chez Caïphe. Celui-ci le renvoya chez Pilate, comme à celui à qui revenait le droit de mettre à mort. Pilate leur dit : «Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez» et «jugez-le selon votre loi». Ils lui répondirent : «Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort», incitant Pilate à le crucifier. Pilate demanda à Jésus s'il était le roi des Juifs. Il ne se reconnut pas tel, mais roi éternel, «car mon royaume, dit-il, n'est pas de ce monde». Voulant l'épargner, Pilate déclara tout d'abord qu'il ne trouvait en lui aucun motif de condamnation. Puis il alléguait la coutume de relâcher un prisonnier à chaque fête de Pâque; mais ils préférèrent Barabbas. Avant de remettre Jésus aux Juifs, Pilate le fit flageller, puis les soldats l'emmenèrent pour le revêtir d'une chlamyde écarlate, le ceindre de la couronne d'épines, lui mettre en main droite un roseau et l'outrager en lui disant : «Salut, roi des Juifs.» L'ayant fait outrager afin de le gracier, Pilate dit à nouveau : «Je ne trouve en lui aucun motif de condamnation à mort.» Mais ils rétorquèrent : «Et nous, nous devons le châtier, parce qu'il s'est appelé Fils de Dieu.» Tandis qu'ils parlaient ainsi, Jésus se taisait, mais la foule criait à Pilate : «Crucifie-le, crucifie-le !» Car ils voulaient le soumettre à une mort infamante, afin que fût effacé tout bon souvenir de lui. Pilate leur dit, comme pour leur faire honte : «Crucifierai-je votre roi ?» Mais eux : «Nous n'avons, dirent-ils, d'autre roi que César !» Bien qu'ayant dit ce blasphème, ils n'avaient pas de succès; alors, pour assouvir leur rage, ils le dressèrent contre César. Ils dirent donc : «Quiconque se fait roi s'oppose à César !» Pendant ce temps, la femme de Pilate, effrayée par d'étranges songes, lui envoya dire : «Ne te mêle point de l'affaire de ce juste, car cette nuit j'ai été très affectée à cause de lui.» Alors Pilate se lava les mains, ne se considérant pas responsable de son sang. Mais ils crièrent : «Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! Si tu le relâches, tu n'es pas l'ami de César.» Pilate, alors, prit peur; et, même s'il le savait innocent, il le condamna à la croix, en libérant Barabbas. Voyant cela, Judas jeta les pièces d'argent et sortit de la ville pour se suicider : s'étant pendu à un arbre, il gonfla si fort qu'il éclata par le milieu. Cependant les soldats, ayant frappé Jésus sur la tête avec le roseau, le chargèrent de la croix. Puis, ayant requis Simon de Cyrène, ils l'obligèrent à la porter. À la troisième heure, ils arrivèrent sur le Golgotha et l'y crucifièrent. Avec lui, de part et d'autre, ils suspendirent deux brigands, de sorte qu'il passât pour un malfaiteur. Les soldats se partagèrent ses vêtements, mais, vu sa valeur, tirèrent au sort la tunique sans couture. Les passants lui faisaient toutes sortes d'injures; en outre ils insultaient le crucifié en disant : «Hé ! toi qui détruis le Temple et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même !» et : «Il en a sauvé d'autres et il ne peut se sauver lui-même !» et encore : «S'il est roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui.»

Pourtant, s'ils avaient dit la vérité, ils auraient dû, sans hésitation, aller à lui, le reconnaissant comme roi non seulement d'Israël, mais aussi du monde entier. Que voulaient-ils de plus, en effet : n'était-ce pas déjà un signe, que le soleil se soit

obscurci pendant trois heures, et ce au milieu de la journée, afin que la Passion fût connue de tous; que la terre ait tremblé, que les rochers se soient fendus, comme pour réprover l'hostilité des Juifs; que beaucoup aient ressuscité en leur corps, pour affermir la croyance en l'universelle résurrection et pour démontrer la puissance de celui qui souffrait; que le voile du Temple se soit déchiré, comme si le Temple s'irritait de voir souffrir celui qui y était glorifié et comme pour révéler aux multitudes ses mystères ineffables ? C'est donc à la troisième heure que le Christ fut crucifié, comme le dit l'évangéliste Marc : «Depuis la sixième heure, il y eut des ténèbres sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure», lorsque Longin le centurion vit sa gloire, plus éclatante que le soleil, et s'écria d'une voix forte : «Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu !» En ce qui concerne les brigands, l'un d'eux insultait le Christ; l'autre, le reprenait, dégoûté par ces reproches, et confessa le Christ comme Fils de Dieu; et sa foi fut récompensée par le Sauveur, qui lui promit qu'il serait avec lui dans le paradis.

Tandis qu'on lui faisait subir toutes sortes d'outrages, Pilate rédigea un écriteau sur lequel on pouvait lire : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Bien qu'ils l'aient adjuré de ne pas écrire ainsi, Pilate leur rétorqua : «Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit !»

Puis, le Sauveur ayant crié : «J'ai soif», on lui offrit du vinaigre au bout d'une tige d'hysope. Alors il dit : «Tout est achevé»; et, inclinant la tête, il remit son esprit. Alors que tous s'étaient retirés, sa mère se tenait près de la croix, ainsi que sa belle-sœur Marie, femme de Cléopas (mort sans enfants) et fille de Jacob [le père de Joseph], et il y avait aussi Jean, le disciple qu'il aimait. Les Juifs, qui n'avaient pas regardé attentivement les corps sur la croix, demandèrent à Pilate, à cause du grand jour de Pâque et du fait que c'était vendredi, de briser les jambes des condamnés, pour hâter leur mort. Ils brisèrent donc les jambes des deux brigands, qui étaient encore en vie. Arrivés à Jésus et le voyant déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais l'un des soldats, appelé Longin, pour satisfaire ces insensés, leva sa lance et perça le côté droit du Christ, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau : le sang en tant qu'homme, l'eau, comme transcendant l'humanité; ou bien : le sang, à cause de la communion au divin sacrement, l'eau, à cause du baptême. C'est donc la source au double flot nous dispensant le mystère. Cela, Jean l'a vu et en témoigne, et son témoignage est vrai, parce qu'il l'emporte sur tous les autres et qu'il écrit ce qu'il a vu; que, même s'il avait dû dire des erreurs, il n'aurait pas pu écrire des choses imaginées contre l'honneur de son Maître. On raconte qu'à ce moment-là il recueillit dans un calice le sang divin et très-saint qui s'écoulait de son côté vivifiant.

Après l'accomplissement de ces faits qui dépassent notre nature, comme c'était déjà le soir, Joseph d'Arimathie, qui avait été disciple en secret, comme d'autres, vint avec assurance trouver Pilate, car il était connu de lui, et lui demanda le corps de Jésus. Pilate ordonna qu'on le lui remît.

L'ayant descendu de la croix, il le déposa avec beaucoup de respect. La nuit étant déjà venue, Nicodème arriva, portant un mélange de myrrhe et d'aloès, composé à temps, et, l'ayant enveloppé d'un linceul, comme c'est la coutume des Juifs, ils le déposèrent tout près, dans le tombeau que Joseph s'était fait tailler dans le roc et où personne n'avait encore été mis, afin que, lorsque le Christ ressusciterait, on ne puisse pas inscrire cette résurrection sur le compte d'un autre. Le mélange de myrrhe et d'aloès, l'évangéliste en fait mention pour ceux qui pourraient avoir des objections, afin qu'en voyant le linceul et le suaire abandonnés dans le sépulcre on ne pense pas que le corps a été volé : comment, celui-ci n'ayant pas repris sa liberté, aurait-on pu les arracher, alors qu'ils adhéraient à la chair ? Tous les événements illustres qui se sont produits durant ce vendredi, les pères théophores nous ont prescrit d'en faire mémoire nous aussi, avec componction et le cœur contrit. Il faut savoir que, si le Seigneur a été crucifié le sixième jour, c'est-à-dire un vendredi, c'est parce que le sixième jour fut créé l'homme au commencement. Et s'il a été mis en croix à la sixième heure, c'est parce qu'à cette heure-là, comme nous l'avons déjà dit, Adam lui-même, ayant tendu la main vers l'arbre défendu, le toucha et mourut. C'est donc à l'heure où il avait été brisé qu'il fallut le recréer. Cela eut lieu dans un jardin, comme Adam se trouvait au paradis. Le breuvage amer est à l'image de ce qu'ont goûté les

premiers parents. Les soufflets manifestent notre impertinence. Les crachats : notre conduite infâme, honorable selon nous. La couronne d'épines : la malédiction prononcée contre nous. Le vêtement de pourpre : en échange des vêtements de peau et pour rendre à notre nature son royal ornement. Les clous : assurément l'inertie du péché. La croix : l'arbre du paradis. Le côté transpercé représente celui d'Adam, d'où sortit Ève, de laquelle sortit la transgression. La lance me semble symboliser le glaive de feu. L'eau sortie du côté est l'image du baptême. Le sang et le calame : avec eux le Christ, comme roi, signe en lettres de pourpre le document qui nous restitue l'antique patrie. On dit aussi que le chef d'Adam se trouvait là où fut crucifié le Christ, qui est le chef de tous, et qu'il a donc été baptisé par le sang du Christ, qui a coulé sur lui. D'ailleurs, le calvaire est dit «lieu du crâne», parce que la tête d'Adam, étant sortie de terre au moment du déluge, fut portée là sans les os, et c'était comme une merveille que l'on pouvait voir, mais Salomon, par respect pour le premier père, la fit recouvrir, avec l'aide de toute son armée, d'une multitude de pierres. Et, de ce fait, l'endroit prit le nom de «lithostroton», ce qui signifie dallage. Certaines légendes rapportent même que, selon la tradition, Adam lui-même aurait été enseveli à cet endroit par un ange. Ainsi, là où se trouvait le cadavre, là aussi est venu l'aigle, à savoir le Christ, roi éternel, nouvel Adam, qui à l'antique Adam, tombé à cause d'un arbre, a porté la guérison par celui de la Croix.



SAINT ET GRAND SAMEDI

Le saint Carême arrive au terme de ses jours, et surtout de cette grande et sainte Semaine, dont voici le plus grand jour : le Samedi saint. Lorsqu'on parle de grande Semaine, ce n'est pas que ses jours ou ses heures soient plus grands, mais à cause de la grandeur et de l'excellence des merveilles et des œuvres extraordinaires accomplies par le Sauveur, en particulier en ce jour. De même que Dieu, ayant, lors de la première création du monde, accompli toute son œuvre, en particulier après avoir créé l'homme le sixième jour, se reposa de toutes ses œuvres le septième jour, et le sanctifia en lui donnant le nom de sabbat, ce qui signifie repos, de même ici, en l'élaboration d'un monde spirituel, ayant de façon excellente accompli toute chose, après avoir le sixième jour recréé l'humanité déchue et l'avoir renouvelée par la vivifiante Croix et par sa mort, il se reposa de nouveau en ce septième jour et, après les œuvres accomplies, il dormit d'un sommeil revivifiant et salutaire.

Le Verbe de Dieu descend donc au tombeau avec sa chair, mais il descend aussi dans l'Hadès avec son âme divine et toute-pure, que la mort a séparée de son corps et qu'il a remise entre les mains du Père, auquel il offrit également son sang, qui fut notre rédemption, sans qu'il ait eu besoin de la demander. Car dans l'Hadès l'âme du Seigneur ne fut pas retenue, comme les âmes des autres saints. Comment donc ? Parce qu'il n'était pas sujet, comme eux, à la malédiction portée contre nos premiers parents. Notre ennemi le diable, même s'il nous retenait, ne put prendre le sang au prix duquel nous fûmes rachetés. Et comment le diable, ce voleur, aurait-il pu l'engloutir, puisque le Christ n'était pas seulement de Dieu, mais Dieu lui-même ? En outre, notre Seigneur Jésus Christ demeura au tombeau avec son corps et avec sa divinité, étroitement unie à sa chair. Étant donc au paradis avec le larron et, en même temps, se trouvant aux enfers, comme on dit, avec son âme divinisée, il siégeait aussi, en sa nature divine, avec le Père et l'Esprit, il était partout présent, étant le Dieu incircoscrit, sans que la divinité ait eu à souffrir, pas plus au tombeau que sur la croix. Certes, le corps du Seigneur eut à souffrir la mortalité, c'est-à-dire la séparation du corps et de l'âme, mais en aucune manière la corruption, c'est-à-dire la dissolution, la complète destruction de la chair et des membres.

Mais revenons à Joseph : ayant descendu le saint corps du Seigneur, il l'ensevelit dans un tombeau neuf, qui se trouvait tout près, dans le jardin, et il plaça une très grande pierre à l'entrée du tombeau. Car les Juifs, après le vendredi, allèrent trouver Pilate pour lui dire : «Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit de son vivant : Après trois jours, je ressusciterai ! En conséquence, il nous semble bon que ton pouvoir donne l'ordre à l'armée de garder le tombeau.» Pilate aurait dû leur répondre : «Si c'est un imposteur, pourquoi tenir compte de ses paroles ? Était-il vivant, lorsque vous avez reconnu qu'il était mort ? Et quand a-t-il dit qu'il ressusciterait ?» Mais certains l'avait déduit du signe de Jonas. «De toute manière, s'il y a une garde au tombeau, on ne pourra pas le dérober !» Insensés, ils n'avaient pas compris que ce qu'ils faisaient allait se retourner contre eux ! Pilate l'ayant ordonné, ils firent donc garder le tombeau par des soldats, après y avoir mis soigneusement des scellés, de sorte qu'on ne pût pas dire, de façon calomnieuse, que la résurrection du Seigneur était advenue sans garde ni scellés. Mais l'Hadès fut surpris et bouleversé de rencontrer une force plus puissante; et il rejeta peu après celui qu'il avait avalé indûment, le Christ, pierre angulaire et trop ferme rocher, et avec lui ceux qu'il avait mis depuis les siècles en son sein pour en faire sa pâte.

DIMANCHE DE PÂQUE

Cette fête, nous l'appelons «Pâque», ce qui en hébreux signifie «Passage», car c'est le jour où Dieu a fait sortir le monde du non-être au commencement; le jour aussi où il arracha le peuple d'Israël aux mains de Pharaon, après lui avoir fait passer la mer Rouge; le jour encore où, descendant du ciel, il vint habiter le sein de la Vierge; le jour donc où, l'ayant arraché aux geôles de l'Hadès, il fit monter vers le ciel le genre humain tout entier pour le rétablir dans sa première dignité, celle de l'incorruptible condition. Toutefois, en descendant aux enfers, il n'a pas ressuscité tout le monde, mais ceux qui choisirent de croire en lui. Et les âmes de ceux qui depuis les siècles s'étaient sanctifiés, il s'en empara de force et les libéra de l'Hadès, et à toutes il donna de monter aux cieux. C'est pourquoi nous fêtons avec splendeur la Résurrection, avec une allégresse surnaturelle, en devenant nous-mêmes l'image de cette joie dont notre nature s'est enrichie par divine miséricorde. Et, afin de montrer aussi la cessation de l'hostilité, l'union avec Dieu et avec ses anges, nous échangeons le baiser traditionnel.

Voici comment eut lieu la résurrection du Seigneur : alors que les soldats gardaient le sépulcre, au milieu de la nuit se produisit un tremblement de terre. Car un ange était descendu pour ôter la pierre du tombeau. Saisis d'effroi, les gardes s'enfuirent, ce qui permit aux femmes d'y accéder, le soir du sabbat ou au milieu de la nuit. La Résurrection fut d'abord connue de la Mère de Dieu, qui avec Madeleine se tenait devant le sépulcre, comme le dit Matthieu. Mais, pour que la Résurrection du Christ ne fût pas mise en doute, à cause de l'affinité avec sa Mère, les évangélistes disent : *D'abord il apparut à Marie Madeleine. C'est elle qui a vu l'ange sur la pierre et qui, s'étant avancée, aperçut les autres anges qui se trouvaient à l'intérieur; et ils lui annoncèrent la résurrection du Seigneur : «Il n'est plus ici, car il est ressuscité, dirent-ils, voici le lieu où on l'avait déposé.»* Entendant cela, elle courut donc et s'en alla vers les plus fervents des disciples, Pierre et Jean, leur annoncer la Résurrection. Alors qu'elle s'en retournait vers l'autre Marie, le Christ vint à leur rencontre et leur dit : «Réjouissez-vous !» Il convenait en effet que le genre féminin, qui le premier avait entendu : «Tu enfanteras dans les douleurs», fût aussi le premier à entendre l'annonce de la joie. Assujetties par l'affection, elles s'approchèrent donc du Christ et se prosternèrent jusqu'à toucher ses pieds immaculés, désireuses d'une plus exacte perception. Puis les apôtres furent au sépulcre : Jean se pencha seulement vers le sépulcre, puis il se retira; Pierre entra et, regardant de plus près, il toucha le suaire et le linceul. Au matin, Marie Madeleine retourna vers le sépulcre avec les autres femmes pour vérifier avec plus d'exactitude ce qu'elles avaient vu. Se tenant à l'extérieur, elle se lamentait; puis, se penchant à l'intérieur, elle vit deux anges d'une éblouissante splendeur, qui la reprirent, lui disant : «Femme, pourquoi pleures-tu et qui cherches-tu ? Vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié : il n'est plus ici, il est ressuscité !» Remplies de crainte, elles se levèrent aussitôt et aperçurent le Seigneur. C'est en se retournant que Madeleine vit le Christ debout : pensant que c'était le jardinier (car le tombeau se trouvait dans un jardin), elle dit : «Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre.» Tandis qu'à nouveau Madeleine s'inclinait vers les anges, le Sauveur lui dit : «Marie !» Percevant alors la douce voix du Christ, qui lui était familière, elle voulut le toucher, mais il dit : «Laisse-moi, car je ne suis pas encore monté vers mon Père, comme tu peux toi-même t'en rendre compte, puisque tu penses que je suis encore un homme; va donc vers mes frères et dis-leur ce que tu as vu et entendu.» Ce que fit Madeleine. De nouveau, à la pointe du jour, elle se rend au sépulcre avec les autres. Les compagnes de Jeanne et de Salomé arrivèrent au lever du soleil. À vrai dire, il y eut plusieurs venues de femmes au sépulcre, et parmi elles se trouva aussi la Mère de Dieu; car c'est elle que l'Évangile désigne comme Marie (mère) «de José», parce que ce José était fils de Joseph. On ignore à quelle heure le Seigneur est ressuscité : les uns disent que ce fut au premier chant du coq; les autres, lors du tremblement de terre; et il y a encore d'autres avis.

Or, après ces événements, voici que des gardes allèrent annoncer aux grands prêtres ce qui était arrivé. Ceux-ci, leur ayant procuré de l'argent, les persuadèrent de publier que ses disciples, étant venus de nuit, l'avaient dérobé. Le soir de ce même jour, les disciples étaient réunis et les portes solidement fermées par crainte des Juifs. Le Christ se présenta au milieu d'eux; car il était dans un corps incorruptible. Comme d'habitude, il leur souhaita la «paix». À sa vue, ils éprouvèrent une immense joie et, par son souffle, ils accueillirent plus fermement en eux la force de l'Esprit très-saint.

Pour ce qui est de la Résurrection du Seigneur «le troisième jour», voici comment il faut l'interpréter : le soir du Jeudi et le jour du Vendredi (car c'est ainsi que les Hébreux mesurent le «nykhthiméron»), cela fait un jour. La nuit du Vendredi et tout le Samedi, cela fait un autre nykhthiméron : voici le deuxième jour. Quant à la nuit du Samedi et au jour du Dimanche (car ici la partie initiale est comptée comme tout), c'est un autre nykhthiméron, et voici le troisième jour. Ou bien on peut l'interpréter de cette autre façon : le Christ est mis en croix à la troisième heure du Vendredi; puis, de la sixième heure à la neuvième heure, ce furent les ténèbres, et l'on peut considérer cela comme une nuit : de la troisième heure à la neuvième, on a un jour et une nuit. Et de nouveau, après les ténèbres, un jour, puis la nuit du Vendredi : deuxième «nykhthiméron». Enfin le jour du Samedi et la nuit qui suivit : troisième «nykhthiméron». Si donc le Sauveur avait promis de nous accorder, le «troisième» jour, le bienfait du salut, il a réalisé sa promesse de la façon la plus brève.



VENDREDI DU RENOUVEAU

La Source vivifiante

Ce temple fut d'abord fondé par l'empereur Léon le Grand. C'était un homme affable et bienveillant, rempli de compassion. Avant qu'il ne montât sur le trône impérial, alors qu'il était encore un simple particulier et qu'il se trouvait à cet endroit précisément, il rencontra un aveugle égaré et il le prit par la main pour le guider. Lorsqu'ils furent à proximité de ce lieu, l'aveugle fut pris d'une soif intense et demanda à Léon de le désaltérer. Celui-ci, entrant dans le bois, se mit à chercher. L'endroit était planté de toutes sortes d'arbres au feuillage abondant. Comme il n'y trouvait pas d'eau, il revint chagriné. Mais d'en haut il entendit une voix qui lui disait : «Léon, il ne faut pas t'inquiéter, car l'eau est proche; reviens en arrière et tu la trouveras.» Léon revint en arrière et chercha beaucoup, mais ne trouva pas. Il entendit à nouveau la même voix lui dire : «Empereur Léon, entre au plus profond de ce bois, prends avec tes mains de l'eau bourbeuse et guéris la soif de l'aveugle; enduis les yeux de cet aveugle, et tu sauras immédiatement qui je suis, moi qui depuis longtemps suis l'habitante de ce lieu.» Léon fit donc ce que la voix lui avait révélé, et l'aveugle recouvra la vue. Et, selon la prédiction de la divine Mère, Léon devint empereur peu après, et ses pieuses mains édifièrent au-dessus de la source un temple que l'on peut voir de nos jours.

Là, de nombreux miracles se succédèrent et, longtemps après, Justinien, ce très grand empereur byzantin, alors qu'il souffrait de dysurie, y trouva sa guérison. Par reconnaissance envers la Mère du Verbe, il reconstruisit l'église, qu'il fit plus grande et plus belle. Puis, comme elle avait été endommagée par divers tremblements de terre, finalement Basile le Macédonien la fit restaurer, de même qu'après lui son fils Léon le Sage. De leur temps, la source opéra beaucoup de miracles : elle guérit d'abcès, de dysurie, d'étiisie et de nombreux autres maux, tels que tumeurs ou flux de sang, diverses impératrices, ainsi que d'autres femmes. Elle fit cesser bon nombre de fièvres, dont la tierce, et d'autres états grippaux. Elle porta remède également à la stérilité : c'est ainsi qu'à l'impératrice Zoé la source accorda comme don la naissance de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Elle a même ressuscité un mort : c'était un pèlerin de Thessalie qui, faisant route vers la source, mourut en chemin. Sur le point de mourir, alors qu'il rendait le dernier souffle, il recommanda aux marins de le porter à l'église de la Source et là, après avoir versé sur lui trois seaux de l'eau qui en jaillit, de l'ensevelir. Il en fut ainsi, et le mort, tandis qu'on lui versait de cette eau, ressuscita.

Longtemps après, alors que le grand temple menaçait de s'écrouler, la Mère de Dieu apparut et le souleva jusqu'à ce que fût sortie la foule qui le remplissait.

Cette eau jadis a guéri divers possédés et libéré de leurs chaînes des prisonniers. Elle a guéri la pierre dont souffrait l'empereur Léon le Sage, calmé une violente fièvre de sa femme Théophanô et fait cesser l'étiisie de son frère le patriarche Etienne. Elle guérit aussi de sa surdité le patriarche Jean de Jérusalem. Elle calma la violente fièvre du patrice Taraise et de sa mère Magistrissa, ainsi que la dysurie de Stylianos, son fils. Une femme du nom de Skhizaina fut délivrée de la dysenterie. Avec cette eau, l'empereur Romain Lécapène, ainsi que sa femme, guérissait relâchements et occlusions. En Chaldée, l'invocation de la divine Mère guérit le moine Pépérine (grain de poivre) et un de ses disciples. De même elle sauva du châtement les moines Matthieu et Méléte, accusés auprès de l'empereur. Et qui dira les miracles dont purent bénéficier patrices et protospathaires, et des milliers d'autres ? Quelle langue pourra décrire tout ce que cette eau a produit et tout ce qu'elle opère jusqu'à ce jour, car ils surpassent en nombre les gouttes de pluie, les astres du ciel ou les plantes de la terre, les miracles que nous avons observés de nos jours. Surnaturellement elle guérit les ulcères, la gangrène, les chancres et les autres tumeurs mortelles, les anthrax, la lèpre, les inflammations, les cancers féminins et nombre de maladies mentales; et,

pour les yeux, l'ophtalmie, l'albugine et le glaucome. Elle a guéri de l'hydropisie le varègue Jean et d'une tumeur maligne un autre Varègue; d'un érysipèle l'hiéromoine Marc; d'une maladie de la pierre ainsi que d'une dyspnée qui le faisait souffrir depuis quinze ans le moine Macaire. À cela s'ajoute une multitude incalculable de miracles que la source a produits et qu'elle opère encore, sans jamais s'arrêter.



DIMANCHE DU RENOUVEAU

L'apparition à Thomas

Il était d'usage, parmi les anciens, d'observer le Renouveau pour quelque fait des plus marquants. Lorsque le cycle d'une année était accompli, le même jour où le fait s'était produit, on en faisait la mémoire annuelle, afin que ne tombent dans l'oubli les grands événements. C'est pourquoi les Hébreux célébrèrent la Pâque d'abord à Galgala, en commémorant le passage de la mer Rouge; puis ils célébrèrent somptueusement la Tente du Témoignage, puis la royauté de David et les autres événements, que je ne citerai pas en détail. Ainsi donc, de tous les faits marquants de la vie du Seigneur, nous célébrons le plus grand, celui qui surpasse tout esprit, à savoir sa Résurrection; et nous le commémorons non seulement chaque année, mais également chaque huitième jour. La première de ces commémorations, c'est donc ce dimanche, que l'on peut à juste titre désigner comme le huitième et le premier : le huitième, eu égard à la Pâque, le premier, comme principe de tous les autres. Le huitième encore, parce qu'il devient l'image de ce jour sans fin qui dans le siècle à venir sera le premier et l'unique, absolument, puisqu'il ne sera pas interrompu par une nuit. Voilà donc pour le Renouveau.

Pour ce qui est de Thomas, voici comment cela s'est passé. Lorsque le Christ apparut à ses disciples, le soir du jour où il est ressuscité, il manquait Thomas, qui n'était pas réuni aux autres, par peur des Juifs. Revenu quelque temps après et apprenant la venue du Christ, il ne crut pas les disciples ni sur le fait qu'ils l'avaient vu ressuscité ni même sur le fait de sa résurrection, et en cela il fut le seul parmi les Onze. Voyez l'habileté de Dieu : en prenant soin d'un seul, il élargit à tous son plan de salut et, pour affermir dans la foi ceux qui viendront après, il attend huit jours avant de revenir, de façon à exciter au plus haut point le désir de Thomas ou plutôt de manière qu'ayant refusé de croire il procure à tous une foi plus parfaite en la Résurrection. À portes closes, comme la première fois, mais Thomas étant présent lui aussi, il entre et leur souhaite la paix, comme d'habitude, en guise de salut, puis il s'adresse à Thomas et lui dit : «Mets ici ton doigt et vois mes mains; avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne deviens pas un incrédule, mais un croyant. Car il te faut croire non seulement à cause de ce que tu as vu, à cause de mon apparition, mais, puisque tu vis dans l'épaisseur de la chair, tu dois te souvenir d'avoir touché.» (Et par cela il montra que lorsque Thomas avait parlé aux autres disciples, lui le Christ, il était là et qu'il écoutait.) «Mets ta main dans mon côté», cela signifie que la plaie du côté était assez large pour qu'on y pût introduire la main. Ayant examiné avec soin et ayant eu foi grâce au toucher (il lui fut donc permis de voir et de faire cela, même en un corps parfaitement incorruptible et divinisé, pour acquérir la certitude), Thomas s'écria : «Mon Seigneur et mon Dieu», l'un à cause de la chair, l'autre à cause de la divinité. Et le Christ lui dit : «Parce que tu as vu, tu as cru; bienheureux ceux qui croiront sans avoir vu !»

Thomas est appelé Didyme (double) soit parce qu'il est né avec un autre, soit parce qu'il a douté de la Résurrection, soit qu'il fût né avec deux doigts attachés, à la main droite, le majeur et celui qui le précède, à savoir l'index. On a peut-être dit qu'il devait douter, puis toucher avec ces deux doigts. Selon d'autres, et c'est plus exact, Thomas signifie simplement «jumeau».

Ce fut la deuxième apparition du Christ. La troisième se produisit au lac de Tibériade, lors de la pêche aux poissons, quand il prit de la nourriture, qu'il consuma au feu divin, de la manière qu'il sait, pour affirmer sa résurrection. Puis il apparut à Emmaüs. La cinquième apparition eut lieu en Galilée. Il se montra onze fois, à ce qu'on dit, jusqu'à son Ascension, faisant après sa Résurrection des miracles nombreux et extraordinaires en présence de ses disciples (sans toutefois les montrer à des multitudes), mais les évangélistes ne purent pas les décrire tous, parce qu'il ne leur

fut pas possible d'interroger le nombreuses personnes qui s'en étaient retournées de par le monde et de les entendre sur ces événements tout à fait extraordinaires.



DIMANCHE DES MYROPHORES

Les femmes myrophores furent, les premières, témoins de la Résurrection, des témoins véridiques. Joseph et Nicodème furent témoins de l'ensevelissement. Tout cela est très important et résume parfaitement le dogme chrétien. Nicodème fut exclu de la synagogue pour n'avoir pas voulu prendre le parti des Juifs. Joseph, après avoir enseveli le corps du Seigneur, fut jeté par les Juifs dans une fosse, mais il en fut tiré par divine puissance et s'en fut dans son pays d'origine, Arimathie : alors qu'il s'y trouvait, le Christ lui apparut et confirma pour lui le mystère de la Résurrection. Malgré tout ce qu'il souffrit de la part des Juifs, il ne put passer ce mystère sous silence, mais hardiment il fit connaître à tous ce qui s'était passé. On dit aussi que Nicodème fut le premier de tous à donner par écrit des détails sur la Passion du Christ et sur sa Résurrection, parce qu'il était de la synagogue et qu'il connaissait très exactement absolument tout des décisions prises par les Juifs et de leurs paroles. Et, comme nous l'avons dit, pour cette raison qu'ils furent les témoins véridiques de l'ensevelissement, ils ont pris place avec les femmes qui ont vu la Résurrection. Après la première confirmation apportée par Thomas, voici donc la seconde, qui arriva, dit-on, huit jours après.

Certes, ce sont les femmes qui, les premières, ont vu la Résurrection et l'ont annoncée aux disciples. Il fallait en effet que le sexe féminin, le premier qui succomba au péché et reçut comme héritage la malédiction, vît aussi le premier la Résurrection et le premier reçût l'annonce de la joie, lui qui s'était entendu dire : «Tu enfanteras dans les douleurs.» On les appelle myrophores pour la raison suivante : comme c'était la fête de Pâque, le sabbat auquel préparait ce vendredi était un grand jour; aussi Joseph et Nicodème se hâtèrent d'ensevelir le corps du Seigneur. Selon la coutume juive, ils l'enduisirent d'aromates, mais pas exactement comme il fallait. Ils répandirent principalement de la myrrhe et de l'aloès, l'enveloppèrent d'un linceul et le déposèrent dans le sépulcre. Pour cela les femmes, en raison de l'amour ardent qu'elles nourrissaient comme ses disciples envers le Christ, achetèrent du parfum de grand prix, se rendirent de nuit, ensemble, par peur des Juifs, mais aussi parce que c'était l'usage, pour les femmes, d'aller ensemble, très tôt, pour le pleurer et l'embaumer, pour achever ce qui par manque de temps n'avait pu être accompli. Lorsqu'elles furent arrivées, elles eurent différentes visions : elles virent les deux anges resplendissants à l'intérieur du tombeau, un autre assis sur la pierre; après quoi elles virent le Christ et se prosternèrent devant lui. Quant à Madeleine, elle l'interrogea comme si c'était le jardinier.

Il y eut de nombreuses myrophores, mais les évangélistes, ne faisant mention que des plus importantes, ont passé les autres sous silence. Les voici donc. Marie Madeleine la première de toutes, dont le Christ avait chassé sept démons. Après l'Ascension du Christ, elle s'en fut à Rome, à ce qu'on dit, et livra Pilate et les grands prêtres à une nouvelle mort en rapportant à l'empereur Tibère les faits concernant le Christ. Plus tard, elle mourut à Éphèse et fut ensevelie près de Jean le Théologien. Sous Léon le Sage, son corps fut transféré à Constantinople.

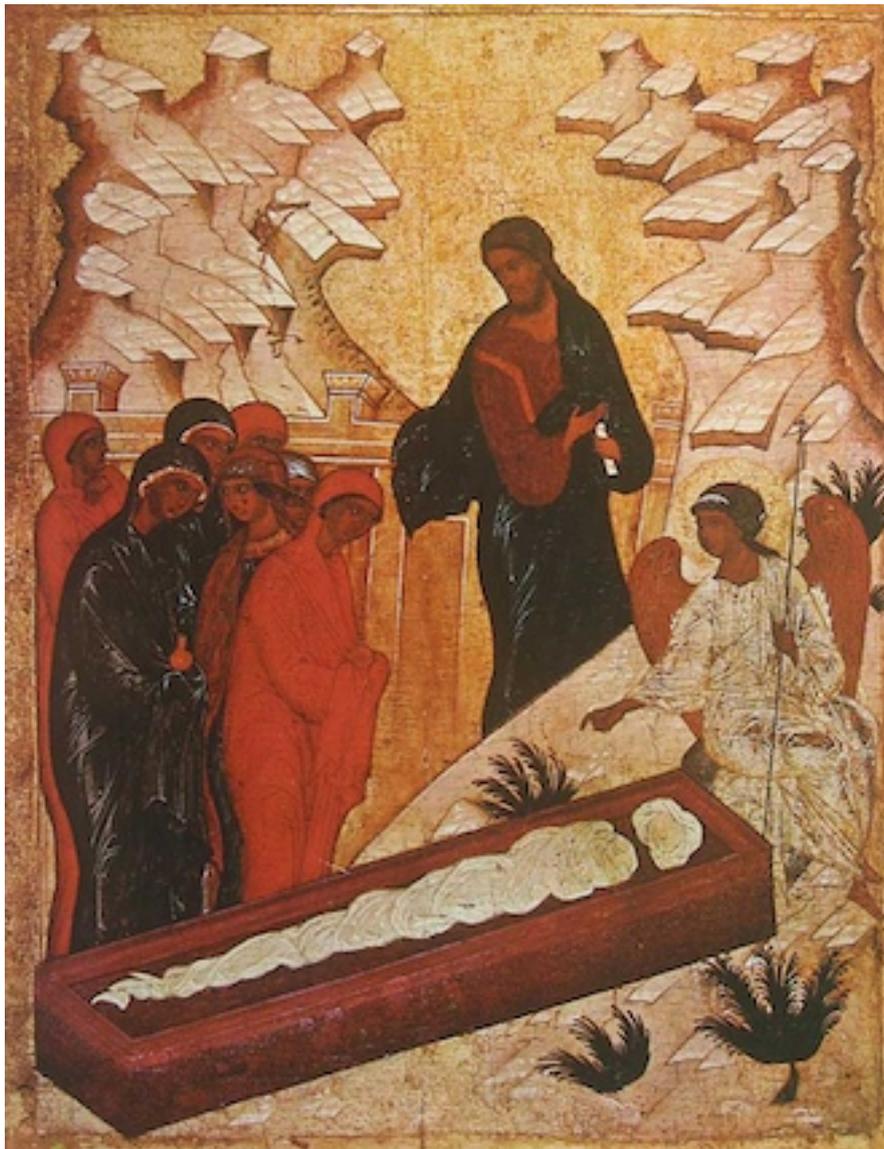
La seconde fut Salomé : elle était fille de Joseph, celui qui devint plus tard l'époux de Marie. Elle-même, elle fut mariée à Zébédée, et c'est d'elle que naquirent Jacques et l'évangéliste Jean. Joseph eut quatre fils : Jacques, celui qu'on appelle le Mineur, José, Simon et Jude; et il eut trois filles : Esther, Thamar et Salomé, l'épouse de Zébédée. Ainsi, lorsque dans l'Évangile on entend parler de Marie, mère de Jacques (le Mineur) et de José (ou Joseph), on doit penser qu'il s'agit de la Mère de Dieu, car elle fut considérée (selon la loi) comme la mère (on dirait de nos jours la belle-mère) des enfants de Joseph. Il s'en suit que l'évangéliste Jean était le «neveu» du Christ, puisque fils de sa «sœur» (demi-sœur) Salomé.

La troisième myrophore, c'est Jeanne, la femme de Khouzas (ou Khouza), qui était intendant et administrateur de la maison du roi Hérode.

La quatrième et la cinquième étaient Marie et Marthe, les sœurs de Lazare.

La sixième était Marie, femme de Cléophas; les uns disent Clopas, d'autres Cléopas.

La septième était Suzanne. Toutes les autres étaient, comme le rapporte saint Luc (avec Matthieu et Marc), des femmes qui servaient le Christ et ses disciples, en les aidant de leurs ressources. Puisqu'elles ont annoncé la Résurrection et contribué à former beaucoup de nos enseignements, du fait qu'elles ont garanti et certifié la Résurrection du Christ, l'Église de Dieu nous a transmis l'usage de les fêter après Thomas, comme les premières qui ont vu le Christ ressuscité des morts et qui ont annoncé à tous le message du salut, qui ont mené d'excellente façon la vie chrétienne et, comme il convenait à des femmes, se sont mises à l'école du Christ.



DIMANCHE DU PARALYTIQUE

Ce miracle a été placé ici parce que le Christ l'a fait au temps des cinquante Jours, la Pentecôte hébraïque. Monté à Jérusalem pour la fête, il se rendit à la piscine aux cinq portiques, édiflée par Salomon et appelée également piscine probatique, parce que c'est là qu'on lavait les entrailles des brebis immolées en sacrifice dans le Temple. C'est là aussi que se trouvait guéri le premier qui entrait lorsque l'eau était agitée par l'ange une fois l'an. Le Christ trouve donc là un homme de trente-huit ans, qui gît dans l'attente que quelqu'un le mette à l'eau. Par là nous apprenons quel bien sont l'endurance et la patience. Et, puisqu'il devait nous donner un baptême capable de laver toute faute, Dieu a montré dans l'ancienne Alliance que des miracles pouvaient être produits par l'eau, afin que, lorsque viendrait le baptême, on fût enclin à le recevoir. Jésus s'approche donc de ce paralytique, appelé Jaros ou de quelque nom approchant, et l'interroge. Celui-ci lui expose le fait qu'il n'a personne pour l'aider. Et Jésus, sachant à quel point cet homme est consumé par l'infirmité, lui dit : «Prends ton grabat et marche.» Aussitôt il recouvre la santé et, prenant sa couche sur ses épaules, afin que cela ne paraisse pas une illusion, il marche jusque chez lui. Mais comme c'est le sabbat, les Juifs l'empêchent de faire cette marche. Lui, il se retranche derrière celui qui l'a guéri, puisqu'il lui a dit de marcher un jour de sabbat; toutefois il ne sait pas qui il est. Car Jésus, dit l'Évangile, avait disparu dans la foule qui se pressait en ce lieu.

Plus tard, Jésus le trouva dans le Temple et lui dit : «Te voilà guéri, ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive plus grande infirmité !» Ceux qui rapportent ces paroles du Christ ont omis de dire que cet homme fut justement celui qui plus tard devait donner un soufflet à Jésus lorsqu'il comparut devant le grand prêtre Caïphe : il devait donc trouver en l'au-delà, dans le feu éternel, une épreuve plus terrible que la paralysie et être châtié non pas trente-huit ans, mais pour l'éternité. Ainsi le Seigneur a bien montré que l'infirmité de la paralysie lui était arrivée à cause de ses péchés. Cependant toute maladie ne vient pas du péché, elle peut provenir d'une cause naturelle, que ce soit la gloutonnerie ou le manque d'appétit, ou pour bien d'autres raisons. Or le paralytique, ayant appris que c'était Jésus qui l'avait guéri, l'a fait savoir aux Juifs. Et ceux-ci, incités à le punir, cherchaient à faire mourir le Christ, parce qu'il avait violé le sabbat. Jésus eut de nombreuses discussions avec eux, soutenant qu'il est juste de faire du bien même le jour du sabbat; qu'il était lui-même, étant l'égal du Père, celui qui avait demandé d'observer le sabbat; et qu'à son exemple il agissait encore.

Il faut savoir que ce paralytique est différent de celui qui nous est présenté en Matthieu, car cela se passe à l'intérieur, qu'il y a des gens pour l'aider et que Jésus lui dit seulement : «Tes péchés te sont remis !» Le miracle qui nous occupe s'accomplit au portique de Salomon, et l'infirme n'a personne pour l'aider, comme dit le saint Évangile. Dans les deux cas cependant il porte son grabat.

La guérison est fêtée à ce moment parce qu'elle a été opérée durant la période des cinquante jours, de même que la conversion de la Samaritaine et la guérison de l'aveugle. Thomas et les myrophores, nous les fêtons pour confirmer la Résurrection du Christ d'entre les morts; les autres événements, jusqu'à l'Ascension, sont là parce qu'ils se sont produits à diverses occasions durant le temps des cinquante jours, la Pentecôte hébraïque; et parce que Jean les mentionne à peu près dans cet ordre.

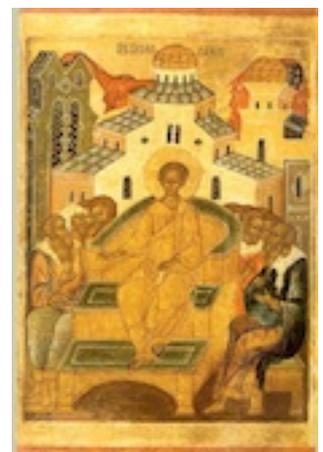
MERCREDI DE LA MI-PENTECÔTE

Nous célébrons cette fête en l'honneur des deux solennités, celle de Pâque et celle de la Pentecôte, qui sont unies et liées l'une à l'autre. Cela s'est passé de la façon suivante. Après que le Christ eut accompli l'extraordinaire miracle en faveur du paralytique, les Juifs, scandalisés du fait qu'il avait été opéré un jour de sabbat, cherchaient à le faire mourir. Il s'enfuit donc en Galilée et, se trouvant dans cette région montagneuse, il accomplit le miracle des cinq pains et des deux poissons, dont il nourrit cinq mille personnes, sans compter les femmes et les enfants. Après cela, durant la Scénopégie (la grande fête juive des Tabernacles), il monta vers Jérusalem, cheminant en secret. Alors qu'on était au milieu de la fête, il monta au Temple pour enseigner, et tous étaient dans l'admiration à cause de son enseignement. Remplis de jalousie, ils dirent de lui : Comment connaît-il les Écritures sans avoir étudié ? Or, étant le nouvel Adam, il a les connaissances du premier, rempli de toute sagesse, et de plus il est Dieu. Tout le monde chuchotait, prêt à s'élancer pour le faire mourir.

Leur reprochant de le quereller pour une question de sabbat, le Christ leur dit : Pourquoi cherchez-vous à me tuer ? On lui répondit : Un démon te possède ! Qui cherche à te tuer ? Alors il s'explique sur ce qui vient d'arriver : Si vous combattez pour la Loi, pourquoi vous irriter contre moi du fait que j'ai guéri un homme tout entier le jour du sabbat, Moïse lui-même stipulant qu'on peut violer le sabbat lorsqu'il s'agit de la circoncision. Il leur donne ensuite de nombreuses explications à ce sujet et leur montre que lui-même il est l'auteur de la Loi et l'égal du Père; et cela, il l'affirme surtout le dernier, le grand jour de la fête. Alors ils essaient de le lapider, mais leurs pierres ne le touchent pas du tout. Et, lorsqu'il s'en va, il rencontre l'aveugle de naissance et lui rend la vue.

Il faut savoir que chez les Juifs il y a trois grandes fêtes. La première est la Pâque : elle est célébrée le premier mois, en souvenir du passage de la mer Rouge. La deuxième, c'est la Pentecôte : elle commémore le temps passé au désert, après la traversée de la mer Rouge. Car ils passèrent cinquante jours dans le désert avant de recevoir la loi de Moïse. Cela s'explique aussi par le chiffre sept, qui est en honneur chez eux. La troisième fête, c'est la Scénopégie, en souvenir de la tente que Moïse, après l'avoir contemplée dans la nuée de la montagne, fit installer par l'architecte Béséléel. On la célèbre pendant sept jours, pour rappeler la récolte des fruits et le séjour au désert.

Ainsi donc, alors qu'on célébrait cette fête, Jésus, s'étant levé, haussa la voix pour dire : Celui qui a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! Par cet enseignement, le Christ montre qu'il est le Messie, lui qui est le médiateur, celui qui nous réconcilie avec son Père éternel. C'est pourquoi en célébrant la présente festivité et en lui donnant le nom de Mi-Pentecôte, nous rendons hommage à la messianité du Christ et soulignons la valeur des deux grandes fêtes l'une par rapport à l'autre. C'est aussi, je pense, la raison pour laquelle on célèbre après la Mi-Pentecôte la fête de la Samaritaine, car elle parle abondamment de la messianité du Christ, ainsi que de l'eau et de la soif, comme ici. Par contre, dans l'évangile de Jean, c'est la guérison de l'aveugle-né qui vient tout de suite après, et non la Samaritaine, dont il a été question plus haut.



DIMANCHE DE LA SAMARITAINE

La raison de cette fête, c'est que le Christ en ce jour confesse clairement qu'il est le Messie, c'est-à-dire l'Oint (messa, en hébreu, c'est l'huile). Et c'est pourquoi la présente fête a trouvé place dans la semaine de la Mi-Pentecôte. En outre, le dimanche précédent, le Christ opérait un miracle à la piscine probatique. Ici, c'est au puits de Jacob que Jésus s'entretient avec une femme, ce puits que Jacob lui-même a fait creuser et qu'il a donné à son fils Joseph. Le lieu était d'importance, car près du mont Somôr les Samaritains habitaient de nombreuses villes. Le Christ entra donc à Sichar, là où Jacob avait habité jadis, avec sa fille Dina et ses autres enfants. Sichem, le fils de Emmor le Horrite (Hamor le Hivvite), l'ayant désirée, fut avec elle en lui faisant violence. À la suite de quoi ses frères, courroucés et indignés, sortirent aussitôt contre la cité, où ils tuèrent tous les mâles, y compris Sichem et son père Emmor. Quant à Jacob, il demeura en ce lieu et y creusa le puits en question.

Ce ne sont pas les Samaritains qui habitèrent les premiers cette montagne, mais des Israélites qui, s'étant détachés du vrai Dieu sous le règne de Phakéias (Peqahya), lors de la première et de la seconde invasion des Assyriens, devinrent leurs tributaires. Et peu de temps après, sous le règne d'Osias, ils payèrent tribut aux Éthiopiens (aux pharaons de la dynastie éthiopienne). Ce qu'ayant appris, le roi des Assyriens les fit déporter à Babylone et donna l'ordre à diverses nations d'habiter en ce lieu. Mais Dieu envoya des lions contre ces étrangers. Lorsqu'il l'apprit, le roi des Assyriens leur envoya un prêtre, choisi parmi les déportés juifs qui étaient encore à Babylone, afin qu'ils adoptent les rites de Yahvé. Aussitôt, ils abandonnèrent leurs idoles et reçurent les seuls livres de Moïse, à l'exclusion des Prophètes et des autres Écritures. Et ils furent appelés Samaritains, à cause du mont Somôr. Ils étaient haïs des Juifs (qui rentraient à peine de la déportation), parce qu'ils observaient seulement la moitié du judaïsme, et les Juifs ne mangeaient pas avec eux, les jugeant répugnants. C'est pourquoi, à plusieurs reprises, ils traitèrent le Christ de Samaritain, comme quelqu'un qui libérait du légalisme, précisément comme les Samaritains.

Il arrive donc à Sichar et, fatigué de la route, il s'assoit, aux environs de la sixième heure. Une femme vient de la ville pour puiser de l'eau, les disciples étant partis acheter de la nourriture. Jésus lui demande de l'eau. Celle-ci met en avant le fait de la ségrégation, car elle l'a reconnu à l'accent et au costume. Jésus l'élève au niveau de l'eau spirituelle, qu'il montre inépuisable et purificatrice, car l'Esprit est toujours comparé au feu et à l'eau. La femme, persuadée qu'il n'a pas cette eau, du fait qu'il n'a pas porté de seau, ajoute que le puits est profond. Et elle amène la conversation sur le patriarche Jacob, puisque c'est lui qui a creusé le puits, que lui et ses descendants y ont bu, et elle lui attribue la richesse de cette source, qui d'ailleurs est agréable et fraîche. Le Christ, cependant, ne dit pas qu'il est plus grand que Jacob, pour ne pas effrayer la femme; mais il revient sur le thème de son eau, dont il expose la supériorité : celui qui en boira n'aura plus jamais soif. La femme demande de cette eau. Alors, il lui dit d'appeler son mari, parce que plus apte à réfléchir aux arguments donnés. Mais elle prétend n'avoir point de mari. Celui qui sait tout lui répond : Tu dis bien, car tu en as eu cinq, comme le prescrit la Loi; et ce sixième que tu as maintenant, puisqu'illégalement tu vis avec lui, n'est pas ton mari.

Certains ont pensé que les cinq maris, c'est le Pentateuque de Moïse, qu'ont reçu les Samaritains; le sixième, ce sont les paroles mêmes du Christ, qu'elle n'avait pas encore épousées, car la grâce ne lui avait pas été communiquée. D'autres pensent qu'il s'agit des lois données par Dieu : celle du paradis, celle d'après le bannissement, celle de Noé, celle d'Abraham et celle de Moïse; la sixième, c'est l'Évangile, qu'elle n'avait pas. Et il y en a qui disent qu'il s'agit des cinq sens.

La femme lui répond en lui donnant le titre de prophète. Puis elle l'interroge sur l'endroit où il convient d'adorer : au Somôr ou à Jérusalem ? Car les Samaritains, dans leur imperfection, pensaient que Dieu n'était pas partout, mais qu'il demeurait

seulement là où il était adoré, à savoir sur le mont Garizim, parce qu'on y donnait les bénédictions de sa part ou parce qu'Abraham y avait le premier érigé un autel en son honneur. De la même façon les Juifs disent à leur tour : C'est à Jérusalem seulement qu'il faut adorer l'unique Dieu; aussi pour les fêtes s'y rassemblent les Juifs de partout. Le Christ répond que des Juifs vient le salut du monde. Pourtant, dit-il, Dieu est par nature immatériel, et ses vrais adorateurs ne l'adorent déjà plus par des sacrifices, mais en l'Esprit et dans la vérité, reconnaissant ainsi que Dieu n'est pas seul, mais qu'il est dans l'Esprit saint et dans le Fils, qui est la Vérité. La femme dit encore : Nous avons appris des Écritures que viendra un Messie, qui est le Christ. Jésus, connaissant les bonnes dispositions de cette femme, lui dit : C'est moi ! Car les Samaritains eux aussi étaient informés au sujet du Messie, grâce aux livres de Moïse, en particulier là où il dit : «Le Seigneur Dieu fera surgir un Prophète au milieu de vous» et en d'autres endroits.

La conversation touchant à sa fin, arrivent aussi les disciples, qui s'étonnent de l'extrême condescendance avec laquelle le Maître parle avec la femme. En attendant, ils l'invitent à manger, tant à cause de la fatigue que de la température élevée. Et il leur parle de la nourriture éternelle, c'est-à-dire du salut des hommes, leur disant qu'ils doivent moissonner ce qu'a produit le labour des Prophètes.

Or, la femme ayant couru vers la ville raconter ce qui lui était arrivé, tous les habitants se lèvent et marchent vers le Christ, persuadés que la femme ne se serait pas accusée elle-même si elle n'avait reconnu quelque chose d'important. Ayant prié le Christ de demeurer chez eux, ils le persuadent de rester au moins deux jours. Pendant son séjour, il fit de très nombreux miracles qui, à cause de leur multitude, n'ont pas été décrits par les évangélistes.

Telle est la Samaritaine, qui plus tard reçut le nom chrétien de Photine et qui sous Néron ceignit la couronne du martyre, avec ses sept enfants, après de nombreuses tortures : ongles de fer, ablation des mamelles et des mains, pénétration des ongles par de minces roseaux, ingestion de plomb en fusion et toutes sortes d'autres supplices inouïs.

Il faut savoir que l'empereur Justinien fit transporter avec grands honneurs la margelle de ce puits jusqu'au sanctuaire du Verbe de Dieu, je veux dire la grande église de sa sainte Sagesse. Il la fit placer sur le puits, ainsi que la pierre sur laquelle le Christ s'était assis pour converser avec la Samaritaine. L'une et l'autre s'y trouvent maintenant devant le narthex, à l'entrée orientale du temple, à gauche, guérissant toute maladie, quelle qu'elle soit, surtout les états fiévreux : pour qui grelotte de fièvre, elles sont un excellent remède.



DIMANCHE DE L'AVEUGLE-NÉ

Ce miracle fut opéré à partir de l'élément liquide, de même que la conversion de la Samaritaine et la guérison du paralytique. Il se produisit ainsi. Le Christ s'entretenant avec les Juifs et se montrant à eux comme égal au Père en disant : «Avant qu'Abraham fût, moi, je suis», ils lancèrent des pierres contre lui. S'étant retiré, il rencontra l'aveugle, qui marchait à tâtons. Il était ainsi de naissance, n'ayant que le contour et la cavité des yeux. Le Sauveur, l'ayant trouvé de la sorte, fut interrogé par ses disciples (qui l'avaient entendu dire au paralytique : «Te voici guéri, ne pêche plus» et qui savaient que «la faute des parents retombe sur les enfants») : «Maître, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?» D'ailleurs, une doctrine épicurienne soutenait que les âmes préexistaient et que si elles avaient péché immatériellement elles descendaient dans un corps. Rejetant tout cela, le Christ dit : Ce n'est pas pour cette raison, mais afin que se manifestent les œuvres de Dieu, c'est-à-dire les miennes. Car il n'est pas question du Père : la conjonction «afin que» vise la proclamation du Fils et non sa cause.

Ayant dit cela et craché à terre, le Christ fit de la boue et enduisit le contour de ses yeux, lui ordonnant d'aller à la fontaine de Siloé et de s'y laver. Cela, pour montrer qu'il est lui-même celui qui au commencement prit du limon de la terre pour façonner le corps humain. Et puisque l'œil est parmi les organes du corps le plus important, il le façonne alors qu'il n'existait pas, pour bien montrer qu'il est également celui qui donne le mouvement à la force psychique. Il ne se sert pas de l'eau, mais de sa salive, afin qu'on sache que toute grâce provient de sa bouche et qu'il faut l'envoyer à Siloé.

Et il lui demande de s'y laver, afin que ce ne soit pas un homme, issu de la terre, qui lui donne d'être guéri par la boue. Il l'envoie à Siloé, afin qu'il y ait plusieurs témoins de sa guérison. Car plusieurs l'auraient rencontré alors qu'il s'en allait avec les yeux enduits de boue, mais au dire de certains, lorsqu'il se lava, il ne fit pas partir la boue formée avec la salive, mais la boue elle-même, sous l'action de cet élément liquide qu'est la salive, s'était transmuée pour former les yeux.

Siloé signifie l'envoyé. Cette piscine se trouvait en dehors de la ville de Jérusalem. Sous Ezéchias, alors que les ennemis assiégeaient la ville et qu'ils occupaient Siloé, l'eau y fut troublée. Avant qu'on n'y creusât des puits et des citernes pour obtenir de l'eau, chaque fois qu'on envoyait quelqu'un, sur l'ordre du prophète Isaïe, le flot sortait de façon continue, et l'on avait de l'eau. Mais, si c'était quelqu'un de là-bas ou bien un ennemi, l'écoulement de l'eau s'arrêtait. De là le nom. Ainsi donc, pour montrer aussi que lui-même il vient de Dieu, le Christ pour cette raison y envoie l'aveugle, et la lumière suit aussitôt. Certains même ont pensé que Siloé signifie l'envoyé, à cause de cet aveugle envoyé par le Christ.

En se lavant, l'aveugle recouvre la vue, par une puissance ineffable, sans que le patient lui-même ait pu observer le mystère. Ses voisins et ses connaissances, constatant qu'il voyait correctement, étaient perplexes. Quant à lui, il confessait avoir été aveugle et, quand on lui demandait la raison pour laquelle il voyait à présent, il proclamait que le Christ avait guéri son mal. Alors les Pharisiens, à la nouvelle du miracle étonnant, accusent de nouveau le Sauveur de ne pas observer le sabbat. Car c'est encore un jour de sabbat, à ce qu'il semble, que fut accomplie la guérison de l'aveugle. Entre eux se crée donc une division, les uns disant que Jésus est Dieu à cause de ses miracles, les autres qu'il n'est pas Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. Ceux qui ont une bonne opinion de lui demandent à l'aveugle : «Et toi, que dis-tu de lui ?» Il répond ouvertement que c'est un prophète, ce qui leur semble assez élogieux. Mais les autres ne veulent pas croire qu'il eût été aveugle et que le Christ l'ait guéri. Ils font donc venir ses parents, peut-être parce qu'ils ne croient pas les voisins. Mais plus ils veulent cacher la vérité, plus ils la rendent manifeste, car les parents conviennent de tout, même au risque d'être chassés de la synagogue, et sous

prétexte que leur fils est assez grand ils se débarrassent sur lui de l'affaire. De nouveau les Pharisiens disent à l'aveugle : Rends grâce à Dieu, cette guérison vient de lui, et non pas du Christ, car c'est un pécheur, puisqu'il abolit le sabbat !

L'aveugle, désirant montrer par ses œuvres qu'il est Dieu, répond : Je ne sais; la seule chose que je sache, c'est que j'étais aveugle et que, grâce à lui, je vois !

De nouveau ils lui dirent : «Comment a-t-il fait pour t'ouvrir les yeux ?» Celui-ci, lassé, ne leur répond pas par le détail, mais il condense : S'il n'était pas de Dieu, il n'aurait pas fait ce miracle ! Alors ils commencèrent à l'insulter, parce qu'il avait ainsi reconnu être son disciple et pour avoir dit : Personne n'a jamais ouvert les yeux à un aveugle-né; d'autres aveugles ont vu, mais pas un aveugle de naissance ! Ils se moquèrent de lui et le chassèrent de la synagogue. Après quoi, Jésus le rencontre et lui dit : «Crois-tu au Fils de Dieu ?» Et lui, apprenant qui est celui avec qui il parle et le voyant grâce à lui (car il ne pouvait pas le voir auparavant, puisqu'il était aveugle), se prosterna devant lui et devint son disciple, proclamant ses bienfaits. On pourrait dire aussi, par anagogie (en s'élevant du sens littéral au sens mystique) : l'Aveugle, c'est le peuple issu du paganisme, qu'en passant le Christ a rencontré alors qu'il se trouvait sur la terre, et non au ciel. Ou bien, parce qu'il est venu à cause du peuple hébreu, de passage il s'est rendu aussi chez les païens. Crachant à terre et faisant de la boue, il les a enduits, au lieu de les avoir d'abord instruits. Car il est venu comme rosée sur la terre et il a pris chair de la Vierge sainte. Ensuite il a donné le baptême divin, qui correspond à Siloé. Puis le peuple chrétien venu du paganisme eut le courage de tout souffrir pour le Christ, il fut persécuté et il témoigna, et finalement il fut par lui reconnu et glorifié.



JEUDI DE L'ASCENSION

Lorsqu'avant sa Passion le Sauveur se trouvait avec ses disciples, il leur annonça la venue de l'Esprit très-saint en disant : Il faut que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas ! Et encore : Lorsqu'il viendra, il vous enseignera toute la vérité ! C'est pourquoi, après sa résurrection d'entre les morts, pendant quarante jours, il se fit voir à eux, non pas constamment, mais de façon intermittente, mangeant et buvant avec eux, pour rendre plus certaine sa résurrection. Finalement, après les avoir longuement entretenus sur le royaume de Dieu, il leur demanda de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'y rester pour attendre la venue de l'Esprit très-saint, dans lequel ils devaient aussi être baptisés. Car, jusqu'alors, ils n'avaient été baptisés que par Jean (même si plus tard Épiphané de Chypre a raconté que Jean le Théologien aurait baptisé la Mère de Dieu et que Pierre, à son tour, aurait baptisé les autres apôtres). Il les prie donc de rester à Jérusalem, afin que ce soit là que soit d'abord effectuée la prédication de la Bonne Nouvelle, de peur que, s'ils partaient vers d'autres lieux, il ne fût trop facile de les diviser. Comme des soldats, il fallait qu'ils s'exercent aux armes de l'Esprit, afin de marcher au combat contre les ennemis du Christ.

Lorsqu'arriva le moment de son ascension, il les entraîna sur la montagne des Oliviers (appelée ainsi parce qu'elle est plantée de nombreux oliviers). Les ayant entretenus de ce qu'ils devaient prêcher à son sujet jusqu'au bout de la terre et leur avoir parlé de son royaume indissoluble, celui du siècle à venir, lorsqu'il vit qu'ils allaient aussi l'interroger sur ce qu'il ne fallait pas, il fit venir auprès d'eux, alors que sa Mère immaculée était aussi présente en ce lieu, des anges qui leur montrèrent sa montée vers les cieux. À leur vue, il fut ravi du milieu d'eux, s'élevant dans la nuée, qui le reçut. Ainsi escorté par les anges, qui l'un à l'autre se disaient d'élever les portes des cieux et qui s'étonnaient de sa chair rougie par le sang, il monta et s'assit à la droite du Père, divinisant sa chair et, j'ose dire, la rendant semblable à Dieu, de sorte que par elle nous avons été réconciliés, absous de l'antique inimitié.

Quant aux apôtres, des anges ayant l'aspect d'hommes survinrent pour leur dire : Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous dans l'étonnement, à regarder vers le ciel ? Ce Jésus que vous avez vu comme Dieu dans la chair, lui-même reviendra, et ce dans sa chair; non pas de la manière pauvre et modeste qu'il avait auparavant, mais avec grande gloire, comme vous le voyez maintenant escorté par les anges. Alors les apôtres, cessant de regarder, retournèrent de la montagne des Oliviers. Elle se trouve près de Jérusalem, à une distance de deux mille quarante pieds, le chemin qu'il est permis de faire un jour de sabbat. Et si la loi de Moïse permet de faire ce chemin un jour de sabbat, c'est parce que la tente du témoignage se trouvait à cette distance du camp des Hébreux. Car le sabbat, il était permis aux fidèles de s'y rendre, mais ils ne pouvaient marcher au-delà, c'est pourquoi on appela cette distance : chemin de sabbat. De là, certains ont cru que l'Ascension du Christ avait eu lieu un jour de sabbat, ce qui jusque-là était impensable.

De retour, les apôtres montèrent à la chambre haute, dans laquelle ils demeuraient, avec les femmes myrophores et la Mère du Verbe, s'adonnant au jeûne, à la prière et l'oraison, et attendant la venue de l'Esprit très-saint, comme ils en avaient reçu la promesse.

DIMANCHE DES PÈRES DE NICÉE

Voici la raison pour laquelle nous célébrons cette fête. Puisque le Seigneur Jésus Christ, après avoir porté une chair semblable à la nôtre, a ineffablement accompli tout le plan du salut et qu'il est retourné sur le trône paternel, les saints hiérarques ont voulu montrer que le Fils de Dieu s'est vraiment fait homme et qu'en homme parfait Dieu s'est élevé pour s'asseoir à la droite de la majesté dans les hauteurs. Et puisque ce concile des pères saints l'a défini ainsi, le reconnaissant de même nature et dignité que le Père, pour cette raison fut instituée, après sa glorieuse Ascension, la présente fête, comme pour exalter l'assemblée de ces pères conciliaires, qui avaient proclamé Dieu véritable et dans la chair parfaitement homme celui qui dans sa chair s'était élevé au ciel.

Ce concile eut lieu sous Constantin le Grand, la vingtième année de son règne. Ayant fait cesser la persécution, il régna d'abord à Rome, puis il fonda la ville si agréable qui porte son nom, l'an de la création cinq mille huit cent trente-huit. C'est alors que l'on commença à parler d'Arius, était originaire de Libye et devint diacre à Alexandrie, ordonné par le saint hiéromartyr Pierre d'Alexandrie, puis il se mit à divaguer contre le Fils de Dieu, affirmant que c'était une créature, tirée du néant, et qu'ensuite il avait accédé au rang divin; qu'on le disait improprement Sagesse et Verbe de Dieu, comme pour s'opposer à l'impie Sabellius lorsqu'il disait que la divinité était unipersonnelle, monohypostatique, car elle était tantôt le Père, tantôt le Fils, tantôt l'Esprit saint.

Puisqu'Arius proposait ces blasphèmes, saint Pierre d'Alexandrie l'écarta du sacerdoce, après avoir vu sur l'autel le Christ comme un enfant qui portait une tunique déchirée, disant qu'Arius la lui avait déchirée. Mais Achilles qui, après Pierre, fut archevêque d'Alexandrie, le réintégra, malgré ses promesses. En outre, il l'ordonna prêtre et lui permit d'enseigner à Alexandrie. Quand Achilles mourut, Alexandre devint patriarche. Et, comme il voyait qu'Arius prêchait toujours les mêmes hérésies, et même pire encore, il le chassa de l'Église, en le faisant condamner par le concile, comme le dit Théodoret. Car il enseignait que le



Christ avait changé de nature, que le Seigneur avait assumé une chair privée d'âme et d'esprit. Il fut le premier à dire cela. Puis, ajoutant bien d'autres impiétés à celle-ci, Arius écrit, et il se concilie Eusèbe de Nicomédie, Paulin de Tyr, Eusèbe de Césarée et d'autres, et il s'avance contre Alexandre. Celui-ci écrivit dans le monde entier, dénonçant l'hérésie et les blasphèmes d'Arius, ce qui incita de nombreux pères à la défense.

L'Église était donc troublée et, comme il ne semblait y avoir aucun remède à cette querelle d'opinion, Constantin le Grand fit venir du monde entier, sur des chars publics, les pères conciliaires, qu'il réunit à Nicée, et il s'y rendit lui-même. Alors que tous les pères occupaient leurs places, il fut lui-même invité, et il s'assit, non sur le trône impérial, mais sur un siège inférieur à sa dignité. Après qu'ils eurent parlé contre Arius, celui-ci fut voué à l'anathème, de même que tous ceux qui pensaient comme lui. Le Verbe de Dieu fut déclaré, par les saints pères, consubstantiel et coéternel au Père, et de même dignité que lui. Et ils composèrent le symbole de foi jusqu'à «Et au saint Esprit», car cette dernière partie fut rédigée par le deuxième Concile. En outre, le premier concile décida de la fête de Pâque, de la façon dont il fallait la célébrer, c'est-à-dire non avec les Juifs, comme c'était la coutume auparavant. Et ils composèrent les vingt canons sur la constitution de l'Église. Quant au symbole de foi, Constantin le Grand, l'égal des apôtres, le ratifia à l'encre rouge, le dernier de tous. Parmi ces pères saints, deux cent trente-deux étaient évêques, huitante six prêtres, diacres et moines, ce qui fait en tout trois cent dix-huit. Les plus importants étaient : Silvestre de Rome et l'archevêque Métrophane de Constantinople (ces deux-là étaient représentés par des légats), Alexandre d'Alexandrie, avec Athanase le Grand, qui était alors archidiaque. Eustathe d'Antioche et Macaire de Jérusalem, Hosios évêque de Cordoue, Paphnuce le Confesseur, Nicolas le myroblyte et Spyridon de Trimythonte (qui, ayant triomphé du philosophe de l'endroit, le baptisa, en lui montrant le triple Soleil). Au milieu de l'assemblée conciliaire, deux pères évêques se tenant avec lui devant Dieu, Constantin le Grand, qui avait mis la décision du saint concile dans leurs cassettes et les avait soigneusement fermées, la trouva ratifiée par eux et signée avec d'ineffables paroles divines.

Lorsque le Concile s'acheva, la Ville était complètement construite. Constantin le Grand invita tous ces saints hommes : ayant fait le tour de la ville en priant, ils convinrent qu'elle était de manière satisfaisante la Reine des cités. Sur l'ordre de l'empereur, ils la dédièrent à la Mère de Dieu. Et les saints pères s'en retournèrent chacun chez soi.

À peine Constantin le Grand fut-il passé de ce monde vers Dieu, laissant le sceptre à son fils Constance, Arius vint trouver l'empereur et lui dit : J'abandonne tout et je veux m'unir à l'Église de Dieu. Ayant écrit ses hérésies, il les suspendit à son cou et, faisant comme s'il obéissait au concile, il les frappa de sa main et dit qu'il se soumettait. Dans sa négligence, l'empereur ordonna au patriarche de Constantinople de recevoir Arius à la communion. C'était alors Alexandre, qui avait succédé à Métrophane. Connaissant les mauvaises dispositions de cet homme, il hésitait et pria Dieu de lui montrer s'il était de sa volonté qu'il communiât Arius. Quand vint le moment où il devait concélébrer avec lui, la prière se fit plus ardente. Arius, en se rendant à l'église, heurta quelque part la colonne du forum, et son ventre s'ouvrit, au point que ses excréments s'écoulèrent en public. Ayant ainsi éclaté, il laissa s'échapper par-dessous sa constitution intime, imitant Judas en sa façon de se déchirer par le milieu, pour avoir trahi le Verbe lui aussi. Ayant arraché le Fils de Dieu à la nature du Père, il se déchira lui-même et fut trouvé mort. Et c'est ainsi que l'Église de Dieu fut délivrée d'un pareil fléau.

DIMANCHE DE PENTECÔTE

Cette fête aussi, nous l'avons héritée des Hébreux et de leurs livres. De même qu'ils célèbrent leur Pentecôte pour honorer le chiffre sept et parce que cinquante jours après la Pâque ils ont reçu la Loi, de même nous aussi, en fêtant les cinquante jours après la Pâque, nous recevons le très-saint Esprit, qui donne la loi nouvelle, mène à l'entière vérité et accomplit la volonté de Dieu. Il faut savoir que les anciens Hébreux avaient trois fêtes : la Pâque, la Pentecôte et la Scénopégie (fête des tabernacles). La Pâque, ils la faisaient en souvenir de la traversée de la mer Rouge. La Pâque signifie Passage. Une telle fête préfigurait la nôtre : le passage, la montée du ténébreux péché au paradis. La Pentecôte, ils la célébraient en souvenir de ce qu'ils avaient souffert dans le désert, se rappelant comment ils avaient été conduits, par de multiples épreuves, à la terre de la promesse, car c'est alors qu'ils avaient goûté les fruits, le froment et le vin. Elle montrait déjà le malheur de notre incrédulité et notre entrée dans l'Église : c'est alors que nous aussi, nous avons communié au corps et au sang du Maître. Les uns disent que pour cette raison la Pentecôte fut célébrée chez les Hébreux. Les autres disent que c'est en l'honneur des cinquante jours où Moïse a jeûné avant de recevoir la Loi écrite par Dieu. En ce cas, on fait aussi mémoire de l'épisode du veau d'or et des autres actions accomplies par Moïse lorsqu'il monta sur la montagne et qu'il en descendit. D'autres sont d'avis que la Pentecôte a été imaginée par les Hébreux en l'honneur du chiffre sept, comme il a été dit : car, multiplié par sept, il donne cinquante moins un. Cette cinquantaine ne se respecte pas seulement par rapport aux jours, mais encore aux années : de là est né chez eux le Jubilé, qui a lieu après sept fois sept ans. Alors, ils laissent la terre sans semences, ils accordent du repos aux animaux et ils obligent les acheteurs à libérer leurs esclaves. La troisième fête, c'est la Scénopégie, célébrée après la récolte des fruits, c'est-à-dire cinq mois après la fête de Pâque. On la célèbre en souvenir du jour où Moïse planta pour la première fois la Tente qu'il avait contemplée dans la nuée sur le mont Sinaï et qui avait été fabriquée par l'architecte Béséléel. Eux aussi, ils font des tentes, des tabernacles, ils vivent dans les champs et, rendant grâces à Dieu, ils récoltent les fruits de leurs peines. C'est là également que David semble avoir écrit ses psaumes (les psaumes 8, 80 et 83) sur «Les pressoirs» (la gitthienne). Ce tabernacle est l'image de notre résurrection des morts, lorsque, ayant détruit notre demeure corporelle et planté une habitation nouvelle, nous jouirons des fruits de nos peines, jubilant dans les demeures éternelles.

Il faut savoir que ce même jour, alors qu'on célébrait la Pentecôte, l'Esprit saint descendit sur les disciples. Puis il a semblé bon aux saints pères de diviser en deux cette fête, vu la grandeur de l'Esprit très-saint et vivifiant, l'un de la sainte Trinité, principe de vie. Voici pourquoi nous aussi, nous parlerons demain de la descente de l'Esprit saint.



LUNDI DE PENTECÔTE

Le jour de la Pentecôte, l'Esprit lui-même descendit sur les saints apôtres sous forme de langues de feu et reposa sur chacun d'eux, dans la chambre haute, où ils demeuraient. En l'honneur de l'Esprit saint, les pères décidèrent de le fêter séparément à l'occasion de la Pentecôte, eux qui ont tout disposé pour le mieux. Car le Sauveur avait promis, avant sa Passion, la venue du Paraclet en disant : «Il vaut mieux que je m'en aille; car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous.» Et aussi : «Lorsqu'il viendra, il vous instruira et il vous conduira vers la vérité tout entière.» Et encore : «Je prierai le Père, et il vous enverra un autre Consolateur, l'Esprit de vérité, qui procède du Père.» Et de nouveau : «Vous, demeurez à Jérusalem, jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force d'en haut.» Et, l'ayant promis, il l'envoya.

Ils y restèrent donc, et lorsqu'arriva le jour de la Pentecôte, vers la troisième heure, soudain un coup de tonnerre se fit entendre dans la chambre haute, comme pour parcourir l'ensemble de l'univers. Et, sous forme de langues de feu, l'Esprit saint se fit voir sur chacun d'eux, non seulement sur les Douze, mais également sur les Septantes, et ils parlaient en langues étrangères, c'est-à-dire que chaque apôtre parlait toutes les langues des nations. Non seulement les étrangers entendaient leur propre langue quand les apôtres parlaient, mais les apôtres comprenaient et parlaient la langue de chacun. Ceux qui étaient rassemblés pensaient que les apôtres avaient bu. Ne sachant pas comment les apôtres pouvaient parler à tous en particulier, ils mettaient cela sur le compte de l'ivresse. Certains s'étonnaient pourtant et disaient : «Que signifie cela ?» Car ils étaient rassemblés de tous les points de la terre pour la fête : Parthes, Mèdes et Élamites, ceux qui naguère avaient été emmenés en captivité par Antiochus. C'est seulement dix jours après l'Ascension que descendit l'Esprit saint, et non tout de suite après, afin de rendre plus fervents les disciples qui l'attendaient. Certains disent que chaque jour un des ordres angéliques s'avancait pour se prosterner devant cette chair divinisée. Les neuf jours étant accomplis et la réconciliation ayant eu lieu grâce au Fils, le Paraclet descendit le dixième jour. Et, en souvenir de l'ancienne Loi, ce fut le cinquantième jour après Pâque, puisqu'Israël avait reçu le Décalogue cinquante jours après le passage de la mer Rouge. Observez le parallélisme : à la montagne correspond la chambre haute, au feu les langues enflammées, au tonnerre et à la nuée le souffle violent.

C'est sous la forme de langues que descendit l'Esprit saint, ce qui montre qu'il est en rapport avec le Verbe de vie; ou que les apôtres devaient enseigner et conduire les peuples grâce à leur langue. Des langues de feu, parce que Dieu est un feu dévorant, et aussi en vue de la purification. Des langues divisées, en vue des dons à partager. Et de même que jadis il divisa en plusieurs peuples et confondit ceux qui ne connaissaient qu'une seule langue, ainsi maintenant, ceux qui n'avaient qu'une seule langue, il les a diversifiés, de sorte qu'ils puissent réunir ceux qui, à cause de ces langues, s'étaient dispersés aux confins de la terre. Cela s'est produit durant la fête afin que, grâce à l'affluence, la nouvelle se répandît partout; et que ceux qui étaient venus pour la Pâque et avaient vu ce qui était arrivé au Christ, eussent de quoi s'émerveiller. Cela s'est produit à Pentecôte parce qu'il fallait qu'en ce temps où la Loi avait été donnée jadis, en ce jour aussi fût répandue la grâce de l'Esprit, de même que le Christ avait choisi la Pâque de la Loi pour accomplir sa propre Pâque, la Pâque véritable. Ce n'est pas sur la bouche que reposa l'Esprit, mais sur la tête des apôtres, sur la partie importante et dominante du corps, sur l'intelligence même, dont la langue tient son pouvoir de parler. Ou bien, parce que d'une certaine manière l'Esprit émet son appel par la langue, lorsqu'en la faisant reposer sur la tête des apôtres il les ordonne docteurs du monde entier. Car l'imposition des mains se fait sur le chef. Le bruit et le feu, c'est parce qu'il en fut ainsi au Sinaï, comme pour montrer que c'est le même Esprit qui donne la Loi, jadis et maintenant, que c'est lui qui règle tout. La foule

est bouleversée par le souffle bruyant : les gens pensèrent qu'allait s'accomplir tout ce que le Christ avait annoncé aux Juifs au sujet de leur fin. Et s'il est question du feu, c'est afin que personne, sous cette apparence, ne prête au saint Esprit quoi que ce soit de corporel.

Les apôtres sont accusés d'ivresse, mais Pierre se lève et parle au milieu de la foule : il réfute l'assertion comme non fondée, citant dans son discours la prophétie de Joël, et il en convertit trois mille. L'Esprit saint est appelé Paraclet, parce qu'il est capable de consoler, de reconforter. Nous l'avons reçu à la place du Christ, c'est grâce à lui que nous le possédons. Et aussi parce qu'il intercède pour nous, par des cris ineffables à l'adresse de Dieu; il est notre protecteur bienveillant, exactement comme le Christ. Celui-ci est notre Intercesseur; et c'est pourquoi l'Esprit saint est appelé l'autre Intercesseur. L'Apôtre dit en effet : «Nous avons en Jésus un intercesseur auprès de Dieu.» Si l'on parle de l'autre, cela veut dire qu'il est consubstantiel. L'un et l'autre, cela signifie consubstantialité, identité de nature. Si l'on dit : autre, on pense à des natures différentes. L'Esprit saint dont nous parlons est totalement dans le Père et dans le Fils. Il collabore à toute l'œuvre créatrice, y compris à la résurrection future. Tout ce qu'il veut, il le fait : il sanctifie, met à part, renouvelle, envoie, instruit, oint les prophètes; pour tout dire en quelques mots, il est indépendant, tout-puissant, bon, droit, souverain. Par lui vient toute sagesse, toute vie, tout mouvement, toute participation à la sainteté, toute vivification; bref, il a tout ce qu'a le Père ou ce qu'a le Fils, excepté le fait d'être inengendré ou engendré, lui qui procède du Père.

Dès lors que l'Esprit est répandu sur toute chair, le monde est rempli de toutes sortes de dons. Par lui toutes les nations sont amenées à la connaissance de Dieu, par lui sont bannies toute langueur et toute maladie. Par trois fois, l'Esprit saint fut donné aux Disciples : avant la Passion, de manière plus discrète, après la Résurrection, de façon plus manifeste, par le souffle; et à présent, il l'envoie réellement. Ou plutôt il le fait descendre pour les illuminer de façon plus parfaite, les sanctifier et par eux se réconcilier l'ensemble de l'univers, grâce à la venue de l'Esprit saint.

VCO

DIMANCHE DE TOUS LES SAINTS

La présente fête, nos pères saints ont décrété de la célébrer après la descente du très-saint Esprit, pour montrer en quelque manière que sa venue s'est produite par l'intermédiaire des apôtres, instruisant et sanctifiant ceux qui appartiennent à notre terrestre condition, pour parfaire ceux qui avaient été déchus de l'ordre angélique, les restaurer dans leur première dignité et les rapprocher de Dieu par le Christ : les uns, par le témoignage et le sang, les autres par une vie et une conduite vertueuse; et il accomplit ce qui dépasse notre nature. L'Esprit descend sous forme d'un feu dont la tendance naturelle est de s'élever; et notre poussière monte vers le haut, elle qui a un penchant naturel vers le bas. Alors, notre terrestre condition, notre chair qui vient d'être assumée et divinisée par le Dieu et Verbe, et qui en s'élevant s'est assise à la droite de la gloire paternelle, entraîne maintenant tous ceux qui le veulent, selon la promesse du Verbe divin nous montrant les effets de la réconciliation. Quel est le but le plus désirable de sa venue dans la chair auprès de nous et de tout son plan de salut, sinon d'avoir mené les bannis de jadis à l'unité avec Dieu et à son amitié, d'avoir tiré des nations un peuple qui ne le connaissait pas, tandis que la nature humaine offre à Dieu, comme prémices, ceux qui en elle lui ont plu de façon particulière. Et c'est une des raisons pour lesquelles nous célébrons cette fête de Tous les Saints.

La seconde, c'est que beaucoup de ceux qui ont plu à Dieu par leur haute vertu sont par ailleurs demeurés inconnus auprès des hommes, même si peut-être ils ont reçu grande gloire auprès de Dieu. Ou bien du fait que beaucoup ont vécu selon le Christ en Inde, en Égypte, en Arabie, en Mésopotamie, en Phrygie, au-dessus du Pont-Euxin, ou dans tout le Couchant, jusqu'aux îles britanniques, en somme en Orient et en Occident, mais qu'il n'était pas facile, à cause de leur grand nombre, de les vénérer comme il convient, comme il est d'usage dans l'Église. Afin donc d'obtenir également l'aide de tous ces saints, en quelque lieu de la terre qu'ils aient plu à Dieu, et aussi à cause des saints qui allaient peut-être venir encore, les pères ont décidé de célébrer cette fête de Tous les Saints, pour les vénérer tous de façon exhaustive, des premiers aux derniers, qu'ils soient connus ou inconnus, tous ceux qu'a sanctifiés l'habitation de l'Esprit saint. La troisième, c'est qu'il fallait réunir en un seul jour les saints fêtés chaque jour en particulier, afin de montrer qu'ils ont combattu pour un seul et même Christ, que tous ont parcouru le même stade de la vertu, que tous ont été dignement couronnés comme les serviteurs de l'unique Dieu, qu'il ont formé l'Église et rempli le monde d'en haut; qu'ils nous invitent nous aussi à mener, de façon différente et variée, le même combat, vers lequel chacun reçoit la force de s'élancer de tout cœur.

À tous les saints qui depuis les siècles ont existé, l'illustre empereur Léon le Sage a consacré une grande et belle église, qui se trouve près du sanctuaire des saints apôtres, à l'intérieur de Constantinople. Il la fit construire tout d'abord, à ce qu'on dit, pour sa première femme Théophanô, qui avait été hautement agréable à Dieu, et ce de manière étonnante, au milieu de l'agitation du monde et à l'intérieur des palais impériaux. Après avoir communiqué son projet à l'Église, il ne la trouva pas en accord avec sa volonté ni prête à partager l'avis impérial. On lui objecta : Celle qui hier et avant-hier était corrompue par le luxe et les délices de la cour ne pouvait pas être vénérée aussi vite, au point qu'on l'honore d'une église importante et magnifique, sans laisser au temps de lui accorder l'honneur et la vénération dans la mesure où elle avait été agréable à Dieu. Et le sage empereur, avec l'agrément de toute l'Église, consacra l'édifice à Tous les Saints de l'univers, en disant : Si Théophanô est elle-même sainte, qu'elle soit comptée avec eux tous !

À mon avis, c'est à ce moment-là qu'on se mit à célébrer davantage la présente fête, même si elle existait déjà auparavant. Pour cette raison, elle prit place à la fin du Triode, pour clôturer définitivement la série des fêtes. Car même si le bon ordre avec lequel l'Église s'est constituée a commencé bien avant, il a atteint peu à peu sa

perfection, comme il convenait. Mais c'est précisément à l'époque de cet empereur qu'il s'est tout à fait établi et fixé dans la forme qu'il a maintenant. Bref, le Triode contient en lui-même, soigneusement énoncé, tout ce que Dieu a opéré ineffablement à notre sujet : le châtement du diable, qu'il fit choir du ciel après la première désobéissance; celui d'Adam, qu'il chassa du paradis après sa faute; toute l'œuvre salvatrice du Verbe divin en notre faveur; notre réinsertion dans les cieux grâce à l'Esprit saint, et la façon dont nous remplissons à nouveau l'ordre dont nous étions déçus et qui se manifeste par les Saints.

Il faut savoir que nous fêtons maintenant tous les êtres qu'en sa bonté a sanctifiés l'Esprit saint. Je veux parler en effet des esprits sublimes et sanctificateurs, les neuf chœurs des anges; des ancêtres et des patriarches; des prophètes et des saints apôtres; des martyrs et des pontifes; des hiéromartyrs et des hosiomartyrs; des vénérables et des justes, ainsi que de toutes les saintes femmes et de tous les saints anonymes. Avec eux soient tous les saints à venir ! Avant tous, en tous et avec tous, la Sainte des saints, la Toute-sainte qui sans conteste surpasse tous les ordres angéliques, notre Dame et Souveraine la Mère de Dieu, Marie la toujours-vierge.

